

idées du philosophe sont exprimées avec une concision élégante mais serrée, par conséquent obscure; puis un commentaire perpétuel, où le sens de chaque vers est analysé mot par mot; enfin des scholies marginales qui renchérisent sur les interprétations du commentaire et ne les rendent pas toujours plus saisissables, car, suivant la méthode commune, s'il s'agit d'éclairer les adeptes, il n'est pas moins important d'égarer les autres, de sorte qu'on peut se perdre aisément dans un réseau artistement disposé de contradictions voulues. Le grand mérite de Hadjy Moulla Hady est d'avoir repris l'œuvre de Moulla-Sadra. De même que celui-ci restaurait Avicenne dans la mesure possible, de même celui-là restaure à la fois et Moulla-Sadra lui-même et son auteur, usant de toute la latitude que peut lui donner la liberté plus grande du temps où nous vivons. Il est, en effet, bien que voilé encore, plus explicite que l'Akhound, et se rapproche du grand maître avec une plénitude de franchise qui n'avait pas été vue depuis des siècles. Là est la cause de l'enthousiasme qu'il excite, et pour cette raison on ne peut nier qu'il marque un moment intéressant dans l'histoire philosophique du pays. Je connais plusieurs de ses élèves, et la pente de hardiesse sur laquelle il les a mis est descendue par eux avec un élan tout à fait remarquable, et qui ne saurait manquer d'avoir des résultats. C'est en vue de cette école principalement que j'ai traduit en persan, avec l'aide d'un savant rabbin, Moulla Lalazâr Hamâdany, le *Discours sur la méthode* de Descartes, que le roi Nasreddyn Shah a daigné faire publier.

Au temps que Hadjy Moulla Hady commençait à étudier, on comptait encore d'autres célébrités.

Moulla Abdoullah Ghylany était un érudit pénétrant

et d'un jugement sain. Il a enseigné la philosophie à Kazwyn, et il y avait étudié sous le Moulla Agay.

Moulla Jousèf de Kazwyn. — Aussi bien que le précédent, ce savant a contribué à donner aux écoles de sa ville la grande réputation qu'elles avaient conquise dans ces dernières années. Kazwyn a été et est encore un des goints principaux de la doctrine sheykhye, et les théologiens ont dû beaucoup de leurs arguments et de l'éclat de leurs leçons au voisinage immédiat des philosophes qui leur ont prêté un secours utile, dont ils ne se vantent pas. Moulla Jousèf était élève de Moulla Agay.

Aga Séyd Aly Tenkany. — C'était un homme d'une vaste instruction. Il a professé la philosophie à Téhéran. Il était élève de Moulla Abdoullah Muderrès.

Moulla Housseyn Aly Thalegany. — Homme très laborieux et fort instruit dans les traditions et dans les choses philosophiques, il a enseigné à Téhéran et était élève de Moulla Abdoullah Muderrès.

Redjeb Aly Kény, à peu près l'égal du précédent, a enseigné comme lui à Téhéran, et a eu le même maître.

Aa Mahommed Rézy Goumshehy. — On lui reconnaît une intelligence de premier ordre et une grande science. Il a étudié sous Hadjy Mohammed Djæfer Larédjany et sous Mirza Mohammed Hassan Noury, quant à la philosophie et à la théologie; pour ce qui est des doctrines du soufysme, où il excelle, il a eu pour maître Hadjy Séyd Ryza. Il professe, en ce moment, à Ispahan.

Mirza Mohammed Hassan Djelyny. — Homme habile, professeur à Ispahan, où il occupait une chaire il y a peu d'années et commentait les poètes soufys, les traditions du Prophète et des Imams. Élève de Hadjy Mohammed Djæfer Laredjany.

Aga Riza Kouly, de Kazwyn. — Il se distinguait par des connaissances élevées et un jugement sain. Établi à Kazwyn, il avait été l'élève de Moulla Agay, de cette ville.

Aga Séyd Sâdek Kashany. — Cet homme très distingué a professé à Kashan, sa ville natale. Il a laissé une grande réputation de dialecticien.

Moulla Murteza Kouly Thalégany. — Très versé dans les sciences philosophiques, élève de Moulla Abdoullah Muderrès, il a professé à Téhéran.

Mirza Mohammed Housseyn Kermany. — Soufy et, en même temps, profond dans la doctrine avicenniste. Il a étudié sous Mirza Mohammed Hassan Djelyny, à Ispahan, et il a travaillé aussi sous la discipline de Hadjy Moulla Hady, à Sebzewar. Pendant quelque temps, il a professé à Téhéran. Mais s'étant soustrait un beau jour aux opinions diverses qu'il avait acceptées jusqu'alors pour embrasser les doctrines exclusives des Bâbys, il lui a fallu fuir, et il est aujourd'hui compté parmi les docteurs les plus éminents et les plus zélés de la secte nouvelle. Il a réussi à faire beaucoup de partisans à ses coreligionnaires actuels parmi les philosophes et les étudiants.

Moulla Aboulhassan Ardestany est célèbre et considéré parmi les philosophes et les soufys. Il enseigne en ce moment à Téhéran. Il a étudié sous Mirza Mohammed Hassan Djelyny et sous Mirza Mohammed Hassan Noury.

Sheykh Aly Naghy Thalégany. — C'est un docteur d'un esprit vif, juste, perçant et d'une grande érudition. Excellent métaphysicien, élève de Moulla Agay Kazwyny, il professe actuellement à Téhéran.

Moulla Zeyn-Alabedyn Mazendérany. — Il a écrit des commentaires estimés sur des ouvrages célèbres; il est

également bon théologien. Son maître était Hadjy Mohammed Djæfer Laredjany.

Mirza Mohammed Hady, séyd d'Ispahan, bon philosophe, élève de Moulla Ismaïl; il était estimé comme traditionniste.

Aga Hady Shyrazy. — Homme supérieur par les dons de l'intelligence; habile, tout à la fois, en philosophie et en théologie. Il était élève de Mirza Hassan Djelyny.

Hadjy Mohammed Ismaël Ispahany, très docte en philosophie, est élève de Hadjy Mohammed Djæfer Laredjany et de Mirza Mohammed Hassan Noury. C'est un homme d'une ferme intelligence. Il enseigne aujourd'hui à Ispahan.

Aga Aly Téhérany, professeur au Collège de la Mère du Roi à Téhéran, est un personnage remarquable à tous égards. Faible de corps, petit, noir, maigre, avec des yeux de feu et une intelligence au-dessus de la portée moyenne. Il a étudié sous son père Moulla Abdoullah Muderrès, sous Moulla Agay, de Kazwyn, sous Hadjy Mohammed Djæfer Laredjany, sous Hadjy Mohammed Ibrahim, sous Seyd Rézy et, enfin, sous Mirza Mohammed Hassan Noury. On lui doit déjà un assez grand nombre de scholies sur des philosophes connus. La théologie, qu'il a d'abord enseignée, a été abandonnée par lui, et sa réputation est telle qu'ayant quitté le Collège de la Mère du Roi, où il professait, il a pu continuer ses cours dans sa propre maison, sans rien perdre de sa popularité ni du nombre de ses élèves. Il prépare en ce moment un livre sur l'histoire de la philosophie depuis Moulla-Sadra jusqu'à ce jour, et ce sera, je crois, le premier qu'on ait fait sur une pareille matière depuis Shahrestany.

Il est à observer que le catalogue qui précède est ex-

trêmement incomplet. D'abord il ne contient que les noms des hommes qui ont tenu ou qui occupent aujourd'hui les positions les plus éminentes dans la science en quelque sorte officielle, c'est-à-dire les noms des professeurs de collèges depuis 1666 jusqu'à ce jour. Mais il y aurait erreur grave à ne pas remarquer qu'un très grand nombre des élèves de ces doctes personnages sont entrés dans la vie civile ou se sont renfermés dans la retraite, sans renoncer aucunement aux études qui avaient occupé plusieurs années de leur vie. Les disciples des philosophes persans n'ont pas d'âge ni d'état propres ; on en voit aussi bien de soixante ans que de vingt autour des chaires des mosquées, et aussi bien des cavaliers et des personnages administratifs ou politiques, des princes ou des gouverneurs que de jeunes moullas. Il en est aujourd'hui en Asie comme chez nous au moyen âge, quand, autour de la chaire d'Abélard, se pressaient des écoliers, mais aussi des docteurs, des chevaliers, des bourgeois, qui venaient écouter avec une égale passion les leçons du métaphysicien.

En outre, on a pu observer qu'à l'exception du Hadjy Moulla Hady, de Sebzewar, personnage absolument incomparable, et qu'il n'était pas possible de passer sous silence, les notes sur lesquelles j'ai travaillé ne s'occupent que des trois écoles d'Ispahan, de Kazwyn et de Téhéran. Mais il s'en faut que le mouvement intellectuel soit renfermé dans ce cercle. Il y a eu, il y a aujourd'hui, des philosophes considérés et savants à Hamadan, à Kirmanshab, à Tebriz, à Shyraz, à Yezd, à Kerman, à Meshhed et dans beaucoup d'autres localités. Si le voisinage des Turkomans inspire aux théologiens d'Asterabad une soif et une âcreté de polémique qui les rend aussi célè-

bres qu'insupportables aux docteurs des autres villes, il est d'autre part certain que l'école de Nedjef, qui, bien que située en pays turk, est toute persane, fournit, en général, des argumentateurs beaucoup plus doux, et que la théologie n'y est pas tellement et si exclusivement en honneur qu'on n'y rencontre des philosophes habiles. Il faut compter parmi eux pour le savoir, non moins que pour le rang, Séyd Murtéza, Imam-Djumê de Nedjef, le personnage le plus considérable du shyysme et qui, de l'aveu unanime, est digne par l'ascétisme de sa vie, la pureté de ses mœurs, l'étendue de ses connaissances philosophiques aussi bien que théologiques, d'être comparé à Hadjy Moulla Hady de Sebzewar, bien que moins érudit.

Comme, cependant, il faut être exact, on ne peut pas nier que l'école de Nedjef a fourni dans ces derniers temps le modèle des théologiens emportés. Mais ce docteur doit à cette réputation méritée une existence si aventureuse et si agitée, qu'il porte avec lui la preuve que ses procédés d'enseignement et de discussion ne sont pas ce qu'ils devraient être pour cadrer avec le goût général.

Ce polémiste si turbulent s'appelle Moulla Aga, et il est lesghy de nation, né à Derbend, sur les bords de la Caspienne. Cette origine est une circonstance atténuante assurément pour ses vivacités; mais si un Lesghy, de Derbend, est fort excusable de se montrer peu endurant, il l'est moins de s'être fait docteur. A la vérité, il est resté guerrier. On le voit monter dans sa chaire, le gama ou sabre droit au côté, le sourcil froncé et l'aspect, comme on dit, un peu loup-garou. Cependant, ses cours sont très suivis, parce que sa science est réelle et son habileté profonde. Il se plaît même à traiter les questions

les plus ardues et les plus épineuses, et on assure que, lorsqu'il n'est pas contredit, lorsqu'il ne suppose pas qu'il pourrait l'être, lorsqu'il trouve son auditoire attentif à son gré et à son gré intelligent, il se laisse guider par les idées seules et devient fort éloquent, fort instructif et très persuasif. Mais, pour qu'il en soit ainsi, il est indispensable que tout marche à sa guise, et il suffit de bien peu de chose pour déranger l'équilibre très délicat de ses facultés. S'il s'aperçoit qu'un seul des auditeurs est inattentif, ou, ce qui est pire, que ses élèves n'ont pas l'air de comprendre ses déductions, il ne tarde pas à s'irriter. Il insiste avec emportement sur les points malencontreux. Il commence à mêler d'assez gros mots à son argumentation, il s'emporte, se jette en bas de sa chaire et tire le gama sur son troupeau, qui crie et s'enfuit.

C'est surtout dans la controverse contre les hétérodoxes qu'il est tenté violemment de recourir aux armes temporelles. Alors le zèle et la foi, très vifs chez lui, l'emportent irrésistiblement, et lorsque ses arguments intellectuels ne font pas tout l'effet qu'ils devraient, l'indignation le saisit, et il met encore la main au sabre. Mais il lui est arrivé de trouver dans ce genre de discussion des adversaires aussi véhéments que lui-même, et d'une de ces conférences il est sorti avec une large cicatrice qui lui partage le visage en deux.

Cet accident n'a nullement refroidi la passion du théologien lesghy. Il est venu il y a quelques mois à Téhéran ; et précédé comme il l'était de sa grande réputation, les plus grands personnages de l'empire se sont disputé l'honneur de lui offrir l'hospitalité. Le Moayyir-el-Memalik, grand trésorier, l'a emporté sur ses rivaux.

Ce dignitaire est un homme dévot, mais c'est aussi un

homme du monde qui a des goûts délicats, somptueux et variés. Il aime à bâtir. L'enceinte de son palais, ou plutôt de ses palais et de ses jardins, va bientôt avoir envahi tout un quartier. Il est célèbre pour ses collections d'anciennes porcelaines chinoises, qu'il fait rechercher et acheter partout. Il se procure à grands frais toutes sortes de produits de l'industrie européenne. Il veut avoir, dans ses serres, des arbres et des plantes de toutes les contrées de la Perse, et, malgré tant d'affaires, il trouve des loisirs pour des distractions d'une toute autre espèce. La chronique scandaleuse du bazar s'occupe fréquemment de lui; il est rare qu'une anecdote scabreuse se produise dans Téhéran sans que les beaux garçons qui le servent ou les dames qui habitent son enderoun n'y soient pour quelque chose. Enfin, c'est un homme fort occupé, très élégant dans ses mœurs, très poli, on ne saurait lui contester ce mérite; mais qui, malgré la grande piété dont il se pique, ne peut naturellement pas réunir des mérites si différents, sans prêter un peu le flanc à la médisance.

Le premier jour où Hadjy Moulla Aga Derbendy vint s'installer chez lui, il fut facile de voir que l'austère philosophe ne serait pas longtemps satisfait. On l'avait logé superbement dans un pavillon à trois étages, et on s'empressa, sur les ordres du Moayyir, d'apporter le thé. Le moulla crut remarquer tout d'abord que le samovar et les différents ustensiles étaient d'argent. C'est là ce qu'on peut appeler l'abomination de la désolation pour un musulman exact; car le Prophète a défendu, quoique sans succès, l'usage de ces superfluités, voulant expressément que les métaux précieux fussent réservés à l'usage exclusif du commerce. Le moulla en fit l'observation avec quelque sévérité. Sur quoi le Moayyir, un peu confus,



répondit que son service à thé n'était qu'en plaqué. Le moulla fronça le sourcil, et, jetant un coup d'œil scandalisé sur les trop jolis serviteurs qui s'empressaient à le servir, demanda si ceux-là aussi étaient en plaqué?

Après un début pareil, il n'était guère possible que la bonne intelligence se maintint longtemps entre le docteur et son hôte. Peu de jours s'écoulèrent et le moulla, prenant son bâton, déclara que ce n'était pas un séjour agréable pour lui qu'une maison où ses méditations étaient sans cesse troublées par le bruit du centour et du dombek; que, d'ailleurs, il avait cru saisir dans l'air les émanations révoltantes du vin et de l'arak; que, dès lors, il s'en allait, et il s'en alla.

Il vint se loger dans une petite maison, à l'aspect tout à fait ascétique, auprès de la Mosquée Royale. Les novellistes et les mauvaises langues de Téhéran, qui s'étaient beaucoup et joyeusement occupés de ses débuts, attendaient de lui plus encore, et leur espoir ne fut pas trompé.

Hadjy Moulla Aga Derbendy ne tarda pas à monter en chaire, et il commença une série de sermons sur l'état moral du gouvernement. Il dit que l'islam n'existait pas dans la capitale de la Perse, ou bien que, s'il existait, il y était chaque jour foulé aux pieds dans ses prescriptions les plus importantes. Il consacra un sermon spécial à peindre, en traits fort accusés, les rapines du Ministre des Travaux Publics, et comme son auditoire n'était pas moins plein de ce sujet que lui-même, il eut un succès énorme. A quelques jours de là, il continua la démonstration de sa thèse, en prenant à partie les vertus du Ministre de l'Intérieur, et l'enthousiasme des auditeurs ne fut pas moins considérable.

Le roi ne tarda pas à être instruit par les victimes des travaux apostoliques d'Hadjy Moulla Aga Derbendy. Il ne déteste pas, en thèse générale, que ses ministres soient vilipendés et il ne paraît tenir, en aucune occasion, à ce que le public ait sur leur compte des illusions qu'il serait d'ailleurs difficile de lui imposer. Cependant, quand le prédicateur eut paisiblement raconté à un auditoire, aussi attentif que nombreux, pourquoi le Débyr-el-Moulk, secrétaire général de l'État, n'avait pas d'enfants et ne jugeait pas même à propos d'entrer jamais dans son enderoun, trouvant ailleurs son plaisir, le roi parut trouver que les choses avaient été poussées assez loin et il fit prier l'Imam-Djumé d'interdire l'abord de la chaire au savant professeur. L'Imam-Djumé mit beaucoup d'égards dans l'accomplissement de sa mission et Hadjy Moulla Aga promit de ne plus prêcher. Mais il ne promit pas de s'enfermer dans la solitude. Il était devenu le personnage populaire de la capitale. Une foule d'admirateurs l'entourait sans cesse et l'entourait pour recueillir de sa bouche tous les jugements hardis dont on était devenu si friand et qu'il ne croyait pas devoir céler à ce qu'il voulait bien considérer comme son intimité. De sorte que les Colonnes de l'État, pour employer l'expression persane officielle, n'avaient presque rien gagné à l'intervention royale. Ces colonnes firent tant que le roi finit par nommer Hadjy Moulla Derbendy à un grand emploi ecclésiastique qui l'envoyait à Kermanshah et lui fixa, dans cette résidence, de beaux appointements. Comme le moulla, dont les mœurs sont d'ailleurs austères et justifient l'âpreté de ses principes, n'est pas, tout à fait, à l'abri du soupçon d'aimer l'argent, il est parti pour se rendre à son poste. Le public se moque de lui et les dignitaires respirent.

Je dois ajouter en finissant que Hadjy Moulla Aga peut être cité comme un exemple rare en Perse d'un théologien ouvertement hostile à toute étude hétérodoxe. Il n'est nullement soufy; il proteste avec emportement contre les idées des sheykhys; il proscriit les akhbarys; c'est un moushtehedy opiniâtre. En un mot, il se renferme avec soin dans les limites rigoureusement tracées de l'islamisme shyte. Aussi, faut-il observer, une fois de plus, que cet argumentateur si rigoureux est un Lesghy et qu'il porte sur un terrain mouvant et varié par excellence les habitudes raides et absolues de sa race.

---

## CHAPITRE V

### LES LIBRES PENSEURS LE CONTACT DES IDÉES EUROPÉENNES

Le moulla Nasreddin avait deux veaux. L'un tira tellement sur sa corde qu'il réussit à la casser et il s'enfuit dans le désert. Le moulla, fort en colère, prit un bâton et il se mit à frapper à coups redoublés sur le veau qui était resté tranquille à son piquet. — Vous n'y pensez pas, moulla ! lui crièrent ses voisins. La pauvre bête ne vous a donné aucun ennui, vous feriez beaucoup mieux de courir après celle qui s'échappe. — On voit bien, répondit le moulla, que vous ne connaissez guère celle-ci ! S'il arrive jamais qu'elle rompe sa corde, elle me donnera bien autrement de mal que l'autre !

Le moulla Nasreddin, Marforio asiatique, n'aurait jamais pu mieux dépeindre, s'il l'avait voulu faire, le naturel de ses compatriotes, de leur nature fort attachés aux idées religieuses et très préoccupés des questions philosophiques ; mais, s'il leur arrive de rompre la corde, ils vont plus loin au hasard que personne, et leurs divagations irrespectueuses ne connaissent pas de limites ni de points d'arrêt.

Un ghoulam ou cavalier nomade en voyage rencontra un jour, à la porte d'une ville, et je crois me rappeler que

c'était Zendjan, dans le Khamsèh, un vieux prêtre courbé par l'âge qui, d'une main, s'appuyait sur son bâton, et, de l'autre, tenait tout près de son œil droit un livre que, tout en cheminant, il paraissait lire avec beaucoup d'attention. En même temps, il pleurait.

Le ghoulam lui cria : Salut à vous, séyd!

— Et à vous le salut! répondit l'autre.

— Pourquoi, séyd, vous en allez-vous ainsi pleurant?

— Ah! mon fils! c'est que je suis vieux et que je n'y vois plus du tout de l'œil gauche.

— Voilà, certes, un grand mal, dit le cavalier, mais puisque vous n'êtes plus jeune, n'avez-vous pas eu le temps de vous y faire? Ce n'est pas pour cela que vous gémissiez si fort.

— Je pleure sans doute pour une autre cause encore, répliqua le séyd; c'est que je lis en ce moment le Livre de Dieu, et en considérant combien c'est beau, juste et bien dit, je ne saurais me défendre de verser des larmes de tendresse.

— Vous en avez sujet assurément, repartit le cavalier; mais, à votre âge, sans doute ce n'est pas la première fois que le Koran est dans vos mains, et le connaissant de reste, votre admiration a eu le temps de s'émousser.

— Vous avez raison, mon fils; mais c'est que, voyez-vous, à bien considérer plus d'un passage, on croit comprendre que si l'apôtre de Dieu avait écouté plus attentivement la révélation de l'archange Gabriel, il nous y serait commandé tout le contraire de ce que nous y trouvons.

— Vous avez peut-être raison, séyd; mais pourquoi en gémir? Ce qui est juste en soi, faites-le sans vous soucier des prescriptions maladroites.

Ici le séyd se mit à sangloter beaucoup plus fort et, d'une voix entrecoupée, il s'écriait, tout en branlant les mains :

— Si ce n'était encore que cet imbécile de Prophète ! Mais n'est-il pas évident, en plus de dix endroits, que Gabriel lui-même n'a pas compris le premier mot de ce que le Tout-Puissant lui dictait !

Ici le cavalier se mit à rire, et il allait encore chercher à presser le séyd de prendre ses propres réflexions en patience ; mais, tout en devisant, ils avaient dépassé la porte de la ville, et comme ils se trouvaient à l'entrée d'une ruelle, le vieillard, se détournant, y entra sans prendre congé de son compagnon qui l'entendit murmurer :

— Que le Prophète, que l'ange Gabriel n'aient pas su ce qu'ils disaient, il n'y aurait que demi-mal ; mais quand on voit que l'autre lui-même...

Ici le séyd disparut derrière l'angle d'un mur et le cavalier ne put savoir ce qu'au juste son interlocuteur avait prétendu insinuer.

Il faut voir cette espèce de dialogue joué par deux esprits forts persans, avec les gestes, les grimaces, les attitudes, toute la mimique, enfin, qui s'y peut rattacher.

Je raconterai encore quelque chose dans le même goût. De telles historiettes sont aussi des documents.

Un homme aimable de ma connaissance était allé faire une visite chez un de ses amis. Il le trouva fort occupé d'une question qui le tourmentait grandement et non sans motif, car il ne cherchait rien moins que l'accord du libre arbitre et de la grâce, problème tout aussi délicat et non moins sérieux chez les musulmans que chez nous. D'une part, on ne saurait mettre de bornes à l'omnipotence di-

vine ; d'autre part, il serait hérétique d'émettre le plus léger doute sur la responsabilité de l'homme ; le Prophète l'a dit, Aly l'a affirmé, l'imam Djafer Sadek l'a confirmé. Incliner à droite, pencher à gauche, c'est sortir de l'orthodoxie et verser on ne sait pas où. Comment donc faire ? Tel était le problème dont se tourmentait l'ami de mon ami. La conversation s'engagea sur cette thèse, avec passion de la part du maître de la maison, complaisance du côté de son visiteur. Tandis qu'ils argumentaient de leur mieux, ce dernier, assis près de la fenêtre, crut apercevoir un homme qui se cachait et semblait vouloir pénétrer dans la maison sans être vu.

Tout en suivant la discussion, il guettait les mouvements du personnage mystérieux et il les trouva si suspects qu'il interrompit son savant interlocuteur au milieu d'un dilemme de la plus intéressante obscurité, pour appeler son attention sur le manège de l'inconnu.

Mais juste au moment où, avec impatience, le philosophe jetait un regard du côté que le doigt de son hôte lui indiquait, l'homme avait disparu et la dissertation flambait plus brillante que jamais, quand, tout à coup, on entendit de grands cris, et les domestiques se précipitèrent dans la chambre, brandissant des bâtons et gesticulant : un voleur venait d'emporter plusieurs ustensiles de prix.

Là-dessus, mon ami partit d'un éclat de rire, et s'adressant à son disputeur contrarié : Vous me rappelez, lui dit-il, l'histoire d'un astrologue qu'un jeune homme s'était chargé d'entretenir et de distraire pendant que le camarade du jeune homme faisait la cour à sa femme. — Il lui disait : Seigneur astrologue, vous êtes un homme d'une science profonde, et je suis venu vous demander si

demain est un bon jour pour entreprendre un voyage que je médite.

L'astrologue prit ses tables et son livre, jeta ses points et, plongé dans son calcul, se prit la barbe et laissa tomber ces paroles : Saturne est dans le bélier... En soi, ce n'est pas mauvais. Mais, quoi? Vénus est en opposition avec Saturne? Oh! oh! cela ne vaut rien!... Ah! diable! Voici encore Mercure qui entre dans le Scorpion! Monsieur, renoncez à ce voyage, il vous serait assurément funeste.

Le jeune homme, pendant que l'astrologue parlait, le contemplait avec une profonde admiration, et quand il eut fini, il lui dit humblement : Tant de perspicacité me rend confus. Mais j'y vois des limites.

— Et lesquelles donc?

— Gageons que vous ne sauriez me raconter par le détail ce qui se passe en ce moment dans votre enderoun.

— Ainsi, continua le narrateur, vous vous occupez du libre arbitre et de la grâce, de ce qu'a prétendu le Prophète, et si l'imam Djafer le Véridique nous a fait des contes ou non, et vous laissez voler vos tasses. Vous trouvez-vous bien raisonnable?

On voit ainsi que, parmi les Persans, il existe aussi ce qu'on pourrait appeler l'école de la grosse raison, une théorie qui porterait les hommes à s'occuper uniquement des objets qui tombent sous leurs sens et à s'attacher, sans distraction, à leurs intérêts les plus matériels et les plus prochains. Pour les partisans de cet ordre d'idées, la religion est une convention qu'il faut respecter de peur des inconvénients qu'entraînerait l'affectation contraire; mais la philosophie n'étant pas commandée, on doit la fuir avec soin, comme on fuirait un magasin de bombes. Ceux



de ces projectiles qui ne sont pas dangereux, sont creux. Il n'en existe pas dont il soit bon de s'approcher.

On ne rencontre guère de ces sceptiques que dans les grandes villes, à Téhéran surtout. Ils se voient parmi les Mirzas et les membres de l'administration. Ce sont de bons compagnons, et je ne dirai pas des gens d'esprit, parce que les sots sont si rares en Asie qu'on ne saurait faire une catégorie de leurs contraires; mais ce sont des gens joyeux et d'entretien agréable. Après tout, leurs négations n'ont pas grande importance et n'exercent guère d'influence, parce que l'action irrésistible de la race les rend extrêmement intermittentes et incomplètes.

On a souvent remarqué, en Europe, que les gens de l'humeur que je décris, tout en s'élevant contre des idées religieuses ou philosophiques coordonnées, entretiennent assez souvent des superstitions qui ne le sont pas. On les voit fortement contraires à toute doctrine précise et définie, mais ils ont une peur terrible du hasard. Ils ne croient pas en Dieu; mais ils voudraient que le vendredi n'existât pas dans le calendrier, ou, s'ils se sont glorieusement affranchis de cette inquiétude et s'ils la proclament puérile, c'est au lundi qu'ils en veulent. La statistique des voyageurs en chemin de fer porte cet irréfragable témoignage, qu'à certains jours, comme le treize de chaque mois, une dépression de recette considérable se manifeste; et les gens du métier considèrent le fait comme normal. On ne peut donc se soustraire à cette conclusion scientifique, que la population rationaliste des grands centres n'admet que sous bénéfice d'inventaire l'autorité de l'Église, mais ne fléchit pas dans son respect profond pour l'influence astrologique du treizième jour.

Si cette inconséquence remarquable a lieu en Europe, on ne s'étonnera pas de la trouver en Asie. Les gens qui expriment les opinions que j'ai indiquées plus haut ne les ont pas à un égal degré à toutes les heures de la journée et surtout de la nuit, et quand ils voyagent en pays suspect, et quand ils craignent une disgrâce de leurs supérieurs, ou que la disgrâce est arrivée. Or, comme l'existence des Orientaux est beaucoup trop agitée par leurs passions, leurs convoitises, leurs plaisirs, leurs indiscretions, leurs audaces, leurs faiblesses, pour qu'une tranquillité et une sécurité uniformes donnent tout à fait libre carrière à leur esprit d'opposition, on doit considérer l'état de présomptueuse confiance décrit tout à l'heure comme exceptionnel dans la vie de tout homme qui en fait parade, comme une fanfaronnade qu'il n'aurait pas osé faire la veille et dont il se repentira le soir; enfin, très souvent, comme une exhibition hypocrite qu'il suppose de nature à plaire à un Européen, un Ketmân qui n'est pas dans son cœur, tout en courant sur ses lèvres. Vous retrouverez le même homme, à peu de temps de là, partant en pèlerinage pour Kerbela ou pour Meshhed.

On ne saurait donc accorder aucune importance générale à des façons de parler qui, si hardies qu'elles soient, et même d'autant qu'elles sont plus hardies, restent toujours sans portée. Seulement, telles qu'on les voit, on peut se demander si elles ne sont pas le résultat du contact des Étrangers, si la fréquentation européenne n'est pas de nature à en répandre, dès à présent, le goût, et, plus tard, à leur donner du corps, de la solidité, une sorte de raison d'être qui lui manque aujourd'hui. Pour moi, je ne le pense pas.

Je sais bien que les Russes ont appris aux Persans l'existence de Voltaire. Les Mirzas dont je parlais tout à l'heure ont volontiers à la bouche le nom de cet écrivain. Mais soit que les rapports qu'on leur en a faits aient été singulièrement incomplets, ou qu'ils les aient eux-mêmes compris d'une façon fort étrange, le Voltaire que l'on connaît en Perse est un personnage absolument étranger à celui que le xviii<sup>e</sup> siècle appelait dévotement le Patriarche de Ferney. Je me suis fait décrire ce Voltaire asiatique par un bon vivant, grand rieur, qui en faisait un cas extrême, et qui en parlait avec une telle assurance, qu'on eût juré qu'il l'avait connu et beaucoup fréquenté.

— Valatèr, me dit-il gravement, était un écrivain français, mais quel homme! un vrai chenapan! Il se promenait dans les bazars, le bonnet sur l'oreille et la chemise déboutonnée, une main sur le gama, le poing sur la hanche. Il passait ses jours chez les Arméniens, à boire, et ses nuits ailleurs. Ce qu'il avait surtout en haine, bien qu'il fit des malices à chacun, c'étaient les Moullas! Oh! pour les Moullas, il n'était misères dont il ne les assommât! Aussi ne l'aimaient-ils point et se plaignaient-ils toujours de lui au chef de police. Mais il était madré; il échappait sans peine à toutes les poursuites. Dans ses moments de bonne humeur, il a composé une quantité de chansons qu'on lit encore : les unes sont sur ces infortunés Moullas, qu'il arrange de toutes pièces, et les autres sur le vin des Arméniens et les charmes des femmes qu'il fréquentait. C'était un terrible vaurien!

\* Voilà le Voltaire que l'on connaît en Perse, et, à ce sujet, je remarquerai qu'on ne se rend peut-être pas assez compte de la difficulté extrême de faire voyager une idée,

de peuple à peuple, sans la casser, j'entends sans la modifier beaucoup, et, tellement, que lorsqu'elle est rendue à destination, elle n'a plus généralement de ressemblance avec ce qu'elle était à son point de départ. Je viens de le montrer pour Voltaire; je le montrerai maintenant pour Napoléon.

On sait de quelle gloire le nom de ce conquérant resplendit en Asie. On trouve des portraits du premier empereur partout, et chacun s'en entretient volontiers. Voici ce que m'en racontait un fonctionnaire supérieur d'une petite ville située sur le littoral de la Caspienne :

« Naplyoun, me disait-il, était un prince d'une valeur, d'une intrépidité, d'une sagesse et d'une science incomparables! Jamais, dans les souverains des temps anciens, on n'en a connu un qui approchât de sa poussière. Alexandre aux Deux Cornes et Petry (Pierre le Grand), de qui sont-ils les chiens? Mais ce qui était surtout remarquable en Naplyoun, c'était sa perspicacité. Je vais vous en donner une preuve :

« Un jour, un de ses domestiques résolut de gagner sa faveur. Pour cela, il se proposa, après y avoir beaucoup rêvé, de lui faire hommage d'un chapeau. Au fond, ce n'était que fourberie; car cet homme, scélérat consommé, cet homme ne cherchait rien moins qu'un moyen sûr d'assassiner son maître, et, par l'idée de ce chapeau, il crut l'avoir trouvé.

« Il se présenta devant Naplyoun, un jour que celui-ci était assis sur son trône, entouré de toutes les Colonnes de l'empire, c'est-à-dire de tous les Grands de l'État. Il s'approcha humblement, tenant dans ses mains un plateau d'argent, sur lequel était placé un chapeau magnifique, un chapeau tellement beau, que tous les assistants s'écriè-

rent en le voyant qu'un tel chapeau ne pouvait pas avoir été fait au bazar.

« Le traître domestique, voyant cet enthousiasme général, en éprouva un surcroît d'espérance pour l'accomplissement de ses ténébreux desseins, et s'agenouillant au pied du trône, il y déposa son plat et son chapeau, en murmurant d'une voix modeste :

« Que je sois votre sacrifice! Je supplie l'Oratoire du monde d'accepter ce misérable chapeau, que je mets dans la poussière bienheureuse de vos pieds. »

« Naplyoun, qui avait d'abord partagé l'admiration universelle soulevée par la beauté merveilleuse du chapeau, n'en était cependant pas aveuglé. Il se méfia de quelque chose, et d'une voix terrible, auprès de laquelle un coup de tonnerre eût pu à peine se faire entendre, il ordonna au domestique d'avoir à mettre immédiatement le chapeau sur sa propre tête.

« Le misérable (puisse-t-il être maudit pendant toute l'éternité!) pâlit à cette proposition; mais il dut obéir; il mit en frémissant le chapeau sur sa tête coupable. Aussitôt on entendit une détonation, et le monstre roula mort sur le tapis. Le chapeau contenait un pistolet chargé! Jugez, d'après ce fait, à quel degré Naplyoun possédait l'art de lire sur les visages et dans les cœurs! »

Tous les Persans qui entendaient ce récit firent des exclamations enthousiastes, et ne parurent pas concevoir le plus léger doute sur la parfaite authenticité de l'histoire. Le narrateur se tourna de mon côté, et me dit négligemment que, sans doute, nos livres devaient avoir conservé le souvenir de l'anecdote, mais qu'il y en avait tant du même genre... Je m'échappai en phrases générales, et on parla d'autres choses.

Assurément, cette façon de représenter l'empereur Napoléon n'est pas absolument conforme à la réalité. Mais pour peu qu'on y réfléchisse, il est impossible qu'un Asiatique voie les choses sous un autre aspect. On lui dit que le premier empereur des Français était un souverain d'un génie extraordinaire. Immédiatement, son esprit commente ce qu'il y a de nécessairement vague dans ces expressions, au moyen des détails plus précis qu'il possède lui-même sur ce qui constitue un monarque de cette qualité. Il s'explique alors un tel potentat comme possesseur d'un pouvoir illimité et soumis aux conditions d'une telle situation, c'est-à-dire, prodigieusement méfiant et impossible à tromper, d'une sagacité sournoise que rien ne saurait distraire et d'une équité expéditive qui n'hésite pas plus sur les conséquences que sur les moyens. Voilà pour ce qui concerne le grand homme.

En ce qui est de l'homme proprement dit, l'Asiatique le plus blasé ne comprendrait pas que devant un objet quelconque, pour peu qu'il soit d'aspect agréable, le désir de la possession ne s'élevât pas chez le spectateur. Il est donc tout à fait naturel que les grands officiers de Napoléon, que Napoléon lui-même, à la vue du plus beau chapeau que le bazar de Paris ait pu fournir, éprouvassent une admiration très vive. Les Asiatiques ressentent passionnément le coup de foudre de la convoitise; tout les attire, et tout ce qui les attire leur fait étendre les mains. L'ascétisme religieux ou philosophique le plus élevé peut seul leur faire étouffer ces instincts, et c'est, précisément, parce qu'un tel résultat est contre la nature des Orientaux que, là où ils l'observeront, ils en éprouveront un étonnement si enthousiaste. On remarquera de plus que Napoléon, étant le seul de toute sa cour qui résiste à l'aspect

séducteur du chapeau, pour conserver entière sa clairvoyance, en paraît bien plus grand, bien plus extraordinaire. Tous les auditeurs asiatiques d'un tel récit sont d'autant plus stupéfaits du fait qu'on leur présente, qu'ils le trouveraient merveilleux chez un sage dont Dieu seul et la contemplation de la nature occupent toutes les pensées; mais le rencontrer chez un conquérant, chez un maître, chez un homme que sa puissance investit du droit de s'abandonner sans scrupule à ses passions, voilà ce qui sort assurément de tout ce qu'on savait, et qui fait du prince dont on peut le raconter, le modèle désespérant non seulement du monarque, mais encore de toutes les créatures.

Enfin, la couleur locale du récit ne reproduit pas très exactement la Cour des Tuileries en 1805 ou 1810, et lorsqu'on voit le domestique aller acheter son fameux chapeau au bazar, on ne se rend pas parfaitement compte du lieu où ce bazar peut être situé dans Paris. Mais quel Paris veut-on qu'un habitant des rives de la Caspienne s' imagine? A-t-il seulement vu en rêve une bourgade européenne? En connaît-il les mœurs? Sait-il comment on y vend, comment on y achète, comment on s'y comporte? En aucune manière. Napoléon est assis au milieu de sa Cour. Rien de mieux. Puisqu'il est l'Empereur, sa robe est d'une étoffe magnifique, assurément de soie brochée d'or; les perles et les pierres les plus précieuses s'incrustent en dessins somptueux sur sa couronne, sur sa ceinture, son poignard et son sabre. Le sabre est de rigueur, il s'agit d'un conquérant. Que si l'on disait au narrateur : Mais vous vous trompez du tout au tout ! Le maître de l'Europe était vêtu d'une redingote grise, d'un habit vert très simple; il portait une épée moins redoutable, en elle-même, qu'un bâ-

ton. Au cas où l'auditeur daignerait vous croire, j'avoue que je regarderais comme impossible de lui faire comprendre le long enchaînement de faits anciens et nouveaux, de causes si variées, de raisons historiques, philosophiques, poétiques, morales et autres nécessaires à connaître pour accepter, comme nous le faisons, que plus un homme est considérable, plus il est simple dans sa vie, et plus on admet et l'on approuve qu'il le soit. Pour triompher sur ce sujet des notions acquises par celui qu'on voudrait corriger, il ne faudrait rien de moins que refaire son éducation de fond en comble, et comme un tel travail est impossible, à plus forte raison en est-il de même quand il s'agit, non plus d'un individu, mais de la masse entière de ceux qui admirent ou admireront Napoléon en Asie. Il faut donc bien accepter que Napoléon sur son trône était assis sur les genoux dans le milieu d'un sétyr ou trône persan, en marbre de Maragha incrusté d'or, le tadj ou couronne à trois pointes sur la tête, et que ses maréchaux, rangés en files des deux côtés, se tenaient là debout, immobiles, les bras croisés sur la poitrine, dans un religieux silence et affectant un léger tremblement de terreur, toutes les fois que l'œil terrible du conquérant rencontrait les leurs. Et tout cela se passe dans un Paris ressemblant plus ou moins à Ispahan, où l'on entrevoit bien, vaguement, que les constructions sont un peu différentes, où l'on sait qu'il y a des églises et point de mosquées, et pas davantage. C'est ainsi que la civilisation d'un peuple reste, en définitive, incommunicable à un autre peuple. La raison principale de ce fait, la première et la plus décisive, n'est pas là, sans doute; elle est dans la différence de la race, qui fait qu'une nation asiatique n'a pas le cerveau fait comme une na-



tion européenne et qu'elle ne perçoit pas les mêmes idées de la même manière, tellement qu'une même énonciation emporte, suivant les lieux, des compréhensions et des déductions fort différentes. Mais cette vérité princeps n'existant-elle pas, on voit que l'état des mœurs, des habitudes, des expériences, divers suivant les milieux et constamment interposé entre l'esprit et les objets de sa contemplation, suffirait à lui seul pour rendre plus que difficile toute fusion entre les idées.

Le sujet est intéressant, je crois, et je veux apporter encore quelques faits à l'appui de mon sentiment. Je voyais un Persan, très novateur et très épris de ce qu'il croit être les idées de l'Occident, en grande extase devant les journaux, et il exprimait ainsi son sentiment :

« Quel peuple étonnant que le vôtre ! s'écriait-il. Vous n'oubliez jamais les intérêts capitaux de l'esprit, et quels esprits aveugles sont ceux de nos gens qui vous disent si ignorants de toutes sciences intellectuelles ! Est-il une plus forte preuve du contraire que la quatrième page de vos journaux ? Tandis que, dans la première, vous traitez à fond et avec une pénétration étonnante, de l'intérêt politique de tous les peuples, vous avez décidé que dans la seconde vous raconteriez, pour détendre les imaginations, que trop de contention pourrait fatiguer, les histoires agréables et les faits singuliers que vous recueillez chaque jour dans tous les coins du monde. Dans la troisième, vous ne voulez plus qu'il soit question ni des grandes affaires d'État, ni de récits curieux ; vous vous occupez des sciences qui ont trait à l'agriculture et au commerce ; mais c'est dans la quatrième que vous vous élevez le plus haut ! J'imagine, quelque bonne opinion que j'aie de la science européenne, que les sages seuls peuvent

comprendre cette quatrième page. Vous y indiquez les moyens de conclure les mariages avec une prudence, une maturité que les intéressés ou leurs parents ne sauraient pas toujours avoir et qu'un homme entouré, depuis vingt ans, de la vénération publique, arrange avec toutes les garanties désirables. Ce n'est rien que cela ! Vous prenez soin d'y indiquer des remèdes précieux et vénérables par le mystère dont ils sont entourés, pour venir à bout des plus redoutables maladies. Quels hommes vous êtes ! »

C'est ainsi que j'ai vu un homme d'une rare intelligence comprendre et expliquer le journalisme européen.

On se flattait naguère à Londres et dans quelques salons de Paris que la vaste distribution de Bibles organisée à si grands frais en Chine y avait enfin porté ses fruits, quand on apprit que les rebelles, les Taë-pings, instituant une religion, avaient proclamé l'unité divine et l'adoration du Christ. Mais, quelque temps après, on connut mieux ce que les novateurs avaient agréé de nos livres saints, et l'on s'en étonna.

Dieu le père n'est plus qu'un roi constitutionnel. Le pouvoir réel réside dans ses fils ; car, puisqu'il a un fils, pourquoi n'en aurait-il pas plusieurs ? Le fils aîné, qui est Jésus-Christ, a toute confiance dans le fils cadet, son frère, qui est le chef des Taë-pings, et celui-ci, en sa double qualité de fils et de frère de Dieu, Dieu lui-même, fait, refait, défait la morale et les lois, suivant qu'il le juge convenable. Et la preuve que les Taë-pings ont très bien lu et très bien compris l'Évangile, c'est que le baptême est devenu pour eux une cérémonie où le thé joue le rôle principal.

Les Persans n'ont pas été moins habiles que les Chinois. Depuis longtemps on leur parle de christianisme.

Je ne dis rien des chrétiens orientaux, qui ont toujours existé là; ceux-ci, à vrai dire, ne sont pas des informateurs sérieux. Mais il y a longtemps aussi que les sociétés bibliques poursuivent les musulmans. Sans parler des missionnaires américains établis à Ourmyah et qui s'occupent surtout des Chaldéens, une distribution de Bibles s'est établie à Ispahan, et à force de donner gratis à tout le monde la traduction de nos livres saints, elle a eu deux résultats : le premier, de rendre les Persans très avides de ces sortes de cadeaux, à cause de la couverture en veau qu'ils admirent. Ils arrachent le texte, s'en débarrassent et couvrent leurs propres livres de l'habit qu'ils ont ainsi gagné. Voilà l'usage premier et le plus fréquent.

Le second résultat, c'est que quelques curieux lisent le livre, le trouvent, à bon droit, ridiculement traduit, et si dénué de toute élégance et de toute beauté de style, que, le plus souvent, ils le jettent avant d'être arrivés à la fin du volume. A leur place, j'en ferais tout autant. On ne s'imagine pas assez ce que deviennent les choses les plus belles quand elles ne sont pas dites comme il convient. C'est une profanation; et assurément, si les sociétés bibliques ne servaient pas à faire vivre dans l'aisance un grand nombre de familles anglaises et suisses, considérant les abominables rapsodies dont elles déshonorent notre foi et nos livres saints aux yeux des peuples étrangers, il les faudrait supprimer par acte du Parlement.

Et voilà comment nos idées religieuses, non plus que nos idées sociales, ne gardent pas en entrant en Perse leur vraie physionomie. J'en donnerai encore d'autres motifs.

Le nombre des Européens établis dans l'Asie centrale, et y entretenant avec les natifs des rapports suivis, est

loin d'être considérable. Aujourd'hui, toute la Perse n'en compte pas plus d'une centaine, hommes, femmes et enfants, et jamais on n'en avait tant vu. Ils vivent, pour la plupart et l'on peut dire presque tous, à Téhéran. Cette circonstance n'est pas propre à leur assurer un contact fécond avec une population de dix à douze millions d'individus. Le jour sous lequel les indigènes les considèrent et ce qu'ils sont par eux-mêmes vient diminuer encore l'influence de propagande que l'Europe est toujours portée à supposer à ses émigrants.

Il y a une vingtaine d'années encore, les Persans se faisaient à eux-mêmes un portrait moral des Européens qu'ils supposaient d'autant plus exact que, pour le composer, ils avaient pris juste le contre-pied de leur propre ressemblance. L'Européen était, suivant eux, un homme fier, impétueux, violent, peu compréhensif, d'une intelligence bornée, d'une ignorance crasse, mais d'une sincérité parfaite, d'une loyauté incontestable, extrêmement adroit de ses mains, connaissant tous les métiers, militaire excellent et médecin très habile.

Ce n'était pas seulement le peuple qui raisonnait ainsi ; c'était aussi le gouvernement, et si bien que j'ai trouvé encore en vigueur, il n'y a pas plus de neuf ans, un usage aussi flatteur que singulier. Tandis que la loi musulmane n'admet pas le serment d'un chrétien en tant qu'infidèle, l'administration persane ne le demandait pas, attendu qu'il n'était pas supposable qu'un Européen pût mentir. Ces illusions sont aujourd'hui dissipées ; l'ancien portrait est effacé, et l'opinion générale est désormais que, sous aucun rapport, la moralité des Occidentaux n'a rien à reprocher à la moralité asiatique. On a vu les Européens très bien voler, très bien mentir, sou-

ples, rampants, rapaces et pas plus fiers que des natifs, On en a vu et j'en ai vu, pour gagner quelque bienveillance, se mettre à genoux devant des chefs, afin de leur tâter le pouls d'une façon plus respectueuse ; d'autres, bien que portant de grands sabres, se sont édifié une réputation de lâcheté des mieux établies ; d'autres, enfin, ont disputé aux roués du pays les faveurs des garçons à la mode, tandis que le *delirium tremens* s'abattait sur quelques-uns dévoués à l'eau-de-vie. On ne trouvera pas extraordinaire qu'une telle immigration, dans laquelle des exceptions se pourraient compter, sans doute, mais sur quelques doigts, n'ait pas exercé une bien grande action morale ou intellectuelle dans l'Asie Centrale. Toutefois, grâce au désir des Persans de savoir de l'Europe le plus possible, il reste vrai que les Européens ont traduit ou fait composer sous leur dictée quelques livres.

Mais ces ouvrages ne sont pas de l'espèce de ceux qui apportent des idées. Ce ne sont, à proprement parler, que des manuels, des traités d'artillerie ou de théorie d'infanterie ; des résumés de pratique médicale, des essais de grammaire française. Aussi le monde scientifique persan ne s'en est-il nullement ému. Il n'en a pris connaissance que pour se confirmer dans l'idée que les Européens sont principalement des ouvriers habiles et peu de chose outre cela. Le roi a eu beau créer un collège spécial où s'enseignent, sous des maîtres européens, à deux ou trois exceptions près, fort ignorants, les connaissances pratiques de l'Europe, dans ce qu'elles ont de plus immédiatement applicable, le public, sauf les élèves qu'il faut payer pour qu'ils assistent aux cours, n'y prend aucune espèce d'intérêt, non plus qu'il ne fait tous les jours, lorsqu'en traversant le bazar des menuisiers, il voit un de

ces artisans ajuster ses planches. Quant aux professeurs exotiques, ils ne s'occupent pas plus du pays que le pays ne s'occupe d'eux, et lorsqu'ils ont touché leurs traitements, leurs préoccupations ne vont pas ailleurs qu'à les grossir par l'obtention de quelques cadeaux, soit du roi, soit des grands. Ils y parviennent en construisant de petits ballons, en essayant de petits appareils à gaz, en faisant de petits feux d'artifices, ou, encore, en envoyant les dames qui veulent bien leur tenir compagnie (car, en général, le mariage est peu en honneur parmi eux), en les envoyant, dis-je, dans l'enderoun du roi pour offrir des coussins brodés ou d'autres inventions. C'est sans doute de ces emplois utiles et variés que l'Européen en Perse a déduit la fierté intraitable qu'il affiche, et le mépris souverain dont il écrase les natifs.

Cependant, si j'ai dit que les idées persanes n'étaient pas transformables, je n'ai pas entendu par là qu'elles ne fussent pas susceptibles de modifications. Il s'en faut de tout, et après avoir montré dans les chapitres précédents quelle agitation incessante fait tourbillonner ces imaginations mobiles, il n'est assurément pas nécessaire que je m'occupe de démontrer cette thèse. Puisque les opinions sont modifiables et que les nouveautés abondent, présentant sans cesse des formes nouvelles et cherchant nécessairement d'autres alliances, il serait inadmissible que les conceptions européennes fussent à jamais exclues de leur orbite et de toute combinaison avec elles. Aussi n'est-ce point ce que j'ai prétendu dire; j'ai voulu montrer seulement qu'en tant qu'apportées par les Européens, ou livrées par l'observation lointaine et la lecture solitaire, ces notions n'avaient pu jusqu'à présent pénétrer même l'épiderme de la société persane.

Peut-être sommes-nous à la veille du moment où cet état de choses cessera. Des jeunes gens persans, en assez grand nombre, s'en vont en Europe fréquenter les écoles et y passent plus ou moins d'années. Je doute qu'on remarque chez eux la même difficulté de compréhension que l'on a signalée longtemps chez les Turcs. Dans les différents convois d'étudiants que l'on a vus aller et revenir, il s'est toujours trouvé, en minorité, sans doute, comme il faut partout s'y attendre, mais en minorité suffisante, quelques esprits vifs qui, dans une direction ou dans une autre, recueillaient des expériences, concevaient des impressions, rapportaient chez eux des sentiments qu'ils n'auraient point pris ailleurs. Autant que j'ai pu le remarquer, ces observateurs n'ont jamais manqué, dans une mesure ou dans une autre, de *persianiser* leur butin. C'est là, je ne saurais trop y insister, la faculté puissante et redoutable des Asiatiques. Ils conquièrent et ne sont pas conquis. Il n'en est pas moins vrai que ces arrivants d'Europe jettent des aliments particuliers dans la fournaise intellectuelle où ils rentrent eux-mêmes, et qu'ainsi le métal natif s'en trouve et, plus tard, s'en trouvera bien davantage encore modifié. Ce seront, je le crois, ces pèlerins et non pas les Européens grossiers qui viennent ici, qui apporteront le plus d'alliage utile. Mais quel sera le résultat de ce travail? En proviendra-t-il un rapprochement moral de telle nature que l'Asie Centrale descende au rôle de satellite confiant des doctrines européennes? Je ne le crois pas un instant.

On a connu ici un certain Hussein-Kouly-Agha, rempli d'intelligence et de feu. Il avait été élevé à Saint-Cyr et avait passé pour un des élèves remarquables de cette école militaire. Au mois de mai 1848, il avait monté la

garde à l'Assemblée Nationale, envahie par l'émeute, et avait arrêté de ses mains et conduit à la caserne du quai d'Orsay tel et tel des agitateurs. Il connaissait bien l'histoire de nos troubles et avait ainsi sur l'état de la société française des vues plus complètes qu'il n'aurait pu en acquérir en temps de calme.

Revenu en Perse, il avait refusé, en se présentant devant le roi, d'ôter ses chaussures, suivant l'usage du pays.

— « Ce n'est pas militaire, disait-il. Vous m'avez envoyé en France pour apprendre ce qui convient à un soldat. Je le sais et même dans les plus petits détails ; je ne consentirai donc pas à m'en écarter. »

On voulut le nommer général du génie et inspecteur des travaux dans l'Azerbeydjan. Il répondit qu'il était officier d'infanterie et pas autre chose ; qu'instruire des régiments, il était prêt à le faire ; mais que sortir de son état, ce serait tromper le roi et s'inutiliser lui-même, et qu'il s'y refusait.

Husseïn-Kouly-Agha n'avait pas de souvenir dont il fût plus fier que son séjour à Saint-Cyr, et, dans les grandes occasions, il affectait de laisser de côté son uniforme brodé persan pour se couvrir de l'habit bleu, du pantalon rouge et des épauettes de laine. Il parlait français dans la perfection. Il racontait, avec une gaieté sympathique, mille anecdotes sur tout Paris ; il lisait avec passion les romans français. En regard de tous ces indices de transformation, il faut savoir ce qu'étaient ses préoccupations intimes.

Sa haine pour l'islamisme n'avait pas de bornes. Il voyait dans cette religion l'importation et la marque de l'oppression arabe sur son pays, et toute sa sympathie,



tout son amour était pour la foi des Guèbres, sous laquelle la Perse a été si grande. Quant au christianisme, il ne s'en occupait en aucune manière. Il pensait que, pour régénérer son pays, il fallait purger la langue de toutes les expressions et de tous les mots arabes. Afin de travailler lui-même à cette réforme, il s'occupait avec ardeur à écrire dans un style qui n'admettait rien de la phraséologie proscrite, ce qui, soit dit en passant, constituait un logogriphe perpétuel, quelque chose comme le style de l'abbé Delille, où rien ne s'appelle par son nom. Il composait, dans ce galimatias, des poésies extrêmement admirées de ses partisans. En somme, il ne voyait d'avenir et de salut pour sa patrie que dans le retour, aussi complet que possible, aux choses du passé le plus ancien, et à ce qu'il s'imaginait, dans ses théories archéologiques fort approximatives, avoir été la religion et la philosophie des plus anciens aïeux.

Husseïn-Kouly-Agha n'était pas une exception, et, dans un sens ou dans un autre, les Persans que j'ai vus revenant d'Europe ceux-là même qui y ont été élevés, ont tous compris, d'une façon particulière et qui n'est aucunement la nôtre, ce que nous leur avons appris ou montré et ce qu'ils ont vu ou étudié d'eux-mêmes. Leurs idées natives s'en sont trouvées profondément altérées, mais nullement dans un sens européen. En général, leur orthodoxie musulmane y succombe; mais ce n'est pas là un fait de grande conséquence, puisqu'on a vu plus haut que, dans le pays même, elle était battue par la base et constamment assaillie par des forces philosophiques dissolvantes, en même temps qu'une luxuriante moisson d'idées hétérodoxes fleurissait dans toutes ses brèches. En somme, l'Asiatique revenu d'Europe rapportera des idées euro-

péennes asiatisées par lui, et il en résultera un surcroît de flux et de reflux tout à fait original dans le mouvement déjà et de tous temps si caractérisé qui fait la vie même de l'Asie.

Je suis bien fermement convaincu que ce qui sortira de là, ce ne sera nullement une tendance à s'associer servilement à notre civilisation. Je ne saurais m'expliquer à moi-même ce que ce pourra être ; mais je suis porté à croire que les dangers n'y seront pas médiocres pour nous. Non pas les dangers matériels, on doit être plus que rassuré de ce côté ; les Asiatiques n'ont pas de sabres si forts qu'ils puissent résister à nos baïonnettes. C'est de dangers moraux qu'il est question. Il se produira dans ce grand marécage intellectuel quelque combustion nouvelle de principes, d'idées, de théories pestilentiennes, et l'infection qui s'en exhalera se communiquera par le contact d'une manière plus ou moins prompte, mais certainement assurée. L'histoire entière nous en répond.

Cependant, comme la chose est inévitable, il en faut prendre son parti et n'en pas faire un sujet de gémissements inutiles, mais un objet d'études curieuses. Il est remarquable de voir comme cette Asie est, depuis tant de siècles, que dis-je, depuis tant de milliers d'années, un amas stagnant, sans doute, mais non pas mort. Parce que l'eau ne coule pas, on la croit stérile, et Homère a eu le tort, lui, le grand observateur, le grand divinateur, de donner cette épithète à la verte mer. Une telle erreur ne saurait être admise, à moins qu'on entende le mot de *stérile* en ce sens que l'eau stagnante ne produit rien de bon pour l'homme ; mais elle est, au contraire, horriblement féconde en monstres et en existences hostiles à notre

espèce. Pour l'Asie, il en est de même, au point de vue intellectuel, et rien ne saurait faire concevoir l'anarchie de pensées et d'opinions que les croisements incessants des théories les plus naturellement antipathiques y engendrent, et cela tous les jours ; ce sont des pensées, ce sont des opinions d'où rien d'heureusement pratique ne saurait sortir, et qui, néanmoins, frappent l'observateur désintéressé d'une sorte d'étonnement voisin de l'admiration par leur hardiesse et leur nombre, et leur fécondité, et leur vitalité terrible. Dans cet état de choses, il importe peu, sans doute, au point de vue de l'utilité, qu'une doctrine bonne en soi s'ajoute à celles que contient déjà ce pandémonium ou qu'elle se refuse à y entrer. Le bien qu'elle pourrait faire serait, en tout cas, moins que peu de chose. Mais il est intéressant de voir s'augmenter sans cesse, ou du moins se soutenir ce désordre, et l'on y prend un certain plaisir nerveux.

On aime à voir se multiplier les causes de lutte, et les difficultés naître des solutions. Là où les théoriciens tombent, on voit se relever leurs adversaires ou paraître leurs continuateurs. Dans certaines situations données, où l'on peut soi-même compliquer le nœud qu'ils cherchent à résoudre, il y a du plaisir à le faire. Cet antique et mystérieux pontife qui s'amusa jadis à attacher le joug de Gordes au timon du char d'une telle façon, que peu de gens assez subtils pour défaire le nœud pouvaient être supposés, ce vénérable prêtre, j'imagine, ne laissa pas que d'avoir dans sa vie un moment de malice bien satisfaite.

C'est dans un sentiment analogue que, considérant le tumulte et le tournoiement des théories dans les imaginations asiatiques, on peut regretter que des inven-

lions sous formes européennes ne viennent pas plus vite s'y ajouter. Ce n'est pas qu'il en puisse résulter jamais quelque bien absolu : seulement le désordre déjà incurable s'en augmentera et n'en sera que plus égayé. On n'a qu'à voir, pour en être bien convaincu, ce qui arrive à Bombay et à Benarès, au sein d'une société moins agitée assurément que celle de l'Asie Centrale, mais que le contact avec les idées anglaises a cependant émue à nouveau, alors que l'ébranlement communiqué jadis par les axiomes religieux et philosophiques des musulmans, puis par les suggestions rationalistes d'Akhbar, commençait à se calmer. Dans l'Inde, en effet, il n'y a pas eu que des aventuriers européens de bas étage ou à peu près ignorants, comme en Perse. La Compagnie des Indes y a conduit, depuis soixante-dix ans surtout, des hommes d'un caractère élevé, d'un esprit éminent, d'une science profonde. Les Brahmanes ont eu en face d'eux des adversaires dignes d'eux, des hommes avec qui ils ont pu discuter et dont ils ont eu beaucoup à apprendre, et des choses qui les ont surpris. Il en est résulté, sur deux points géographiques différents, des résultats remarquables. A Bombay parmi les Parsys, il s'est créé une école de novateurs qui tend à faire de la religion de Zoroastre un déisme relativement débarrassé de ces amas informes de cérémonies qui l'entourent aujourd'hui. Les zéloteurs de cette conception nouvelle paraissent marcher vers un unitarisme très opposé au dualisme primitif, mais tout à fait d'accord avec les idées sémitisées qui se sont implantées chez leurs pères au temps des premiers Khalifes. Voilà où ils reviennent sous l'influence européenne. Dans le nord de l'Inde et même à Benarès, beaucoup de Brahmanes, familiers avec les livres anglais, tendent à une réforme du culte,

même de leurs dogmes, qui les rapprocherait, à leur sens, d'une compréhension plus vraie des livres védiques. A cela il faut ajouter des penchants philanthropiques un peu vagues qui leur font rebrousser chemin vers ce que leurs anciens codes contiennent dans le même ordre d'idées. En somme, Brahmanes libres penseurs comme Parsys régénérés apportent dans leurs aspirations un génie absolument asiatique et quelque chose d'aussi décousu, d'aussi incomplet qu'on a pu l'observer, il y a une trentaine d'années, dans les doctrines de ce Ram-Mahun-Roy, fort oublié aujourd'hui, mais alors si célèbre et que les journaux de France et d'Angleterre considéraient comme l'initiateur certain de son pays aux croyances de l'Occident.

En voyant, dans l'Inde, un tel état de choses, il m'a paru qu'il y aurait un intérêt de curiosité à fournir aux gens de l'Asie Centrale quelque nouvelle pâture intellectuelle pour redoubler leur activité et produire de nouvelles combinaisons philosophiques, n'importe lesquelles. J'ai donc procuré aux Persans le Discours sur la Méthode. Il m'a paru que, dans toute notre philosophie, rien ne pouvait avoir chance de produire des résultats plus singuliers parmi eux. Ils ne sont pas gens à tomber dans les excès de la méthode expérimentale, et il n'y a pas d'apparence qu'on supprime jamais chez eux l'abus de l'induction. On n'en voit pas davantage qu'ils arrivent à tirer du *cogito, ergo sum* le parti modéré auquel les Européens ont la prétention de s'arrêter. En réalité, il est impossible de deviner ce qu'ils en feront, mais ils en feront probablement quelque chose, et, pour moi, je ne saurais oublier les séances dans lesquelles les cinq chapitres du chef-d'œuvre de Descartes ont été

communiqués à quelques hommes d'une vraie intelligence et d'une science hors ligne. Ils en ont éprouvé une impression remarquable, et il n'est pas probable que cette impression s'efface sans résultats. Ce qui les a surtout frappés, c'est l'emploi nouveau pour eux qui était fait de la formule fondamentale. En tant que formule, la découverte et l'emploi en sont très anciens en Orient. Il y a longtemps que rapprochant les mots *hyy*, vivre, et *wehy* « exprimer, » « manifester, » « parler, » et les ramenant à une même racine fictive, les métaphysiciens du Talmud et de l'Islam ont prononcé que *vivre* ou *parler* supposait la *pensée*, mais la conséquence qu'ils en tirent est celle-ci : que Dieu étant l'existence par excellence, l'existence unique, il est, en même temps, l'unique pensée et l'unique parole, ce qui ne va pas au résultat cherché par Descartes. Aussi ne fût-ce que pour cette raison, cet auteur leur paraît très curieux. Mais, toutefois, les deux hommes que les philosophes de ma connaissance ont la plus grande soif de connaître, c'est Spinoza et Hegel; on le comprend sans peine. Ces deux esprits sont des esprits asiatiques et leurs théories touchent par tous les points aux doctrines connues et goûtées dans le pays du soleil. Il est vrai que, pour cette raison même, elles ne sauraient introduire là des éléments vraiment nouveaux.

---

## CHAPITRE VI

### COMMENCEMENTS DU BABYSME

On a remarqué, dans tous les temps, dans tous les pays, qu'un changement quelconque dans l'état d'un peuple, a pour production parallèle un changement dans l'aménagement de ses doctrines. La Perse moderne se trouve placée dans des circonstances toutes nouvelles ; on devait s'attendre à ce que de nouvelles opinions se produisissent, et cela a eu lieu en effet.

Aujourd'hui, on ne voit plus de très grands philosophes attachés à la tradition. Hadjy-Moulla-Hady est Avicenniste sans doute, mais, sans doute aussi, il a cherché et voudrait trouver quelque chose de plus neuf que les théories même les plus avancées de l'ancien maître. D'autres docteurs, que je ne saurais nommer, parce qu'ils sont vivants et moins puissants que le Sage de Sebzewar, partant plus obligés au secret, voudraient bien aussi tomber sur quelque notion encore inaperçue, qui pût s'appliquer à l'état actuel des choses. Le soufysme commence à devenir insuffisant ; et ce qui en est la preuve, c'est qu'on lui voit des détracteurs ; plusieurs polémistes tendent à le considérer comme au-dessous des besoins ac-

tuels, en ce sens qu'on le trouve trop énervant, précisément ce qui lui avait été jusqu'ici compté comme mérite suprême. On s'irrite contre l'Islam, même contre cet Islam si étrangement défiguré que présente le shyysme, parce qu'on le déclare étroit, et Dieu sait s'il mérite ce reproche, au point de vue panthéistique où on le lui fait. On veut autre chose. Quoi? — Il n'existe plus dans l'Asie Centrale de grands seigneurs d'origine mongole ou turque, ou même arabe, conservant des idées étrangères au sol; il n'y a plus de ces fonctionnaires si riches et si solidement établis qu'ils puissent prétendre à en jouer le rôle. Il ne se voit que la noblesse locale, la chevalerie peu lettrée et toute chasseresse des tribus, et l'immense démocratie des villes. Cette dernière ne saurait tendre qu'à une chose : la même à laquelle aspirait, vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, la démocratie grecque et syrienne de la côte envahie par les premières armées musulmanes, et qu'ont voulue ensuite les aïeux, les pères de ceux qui vivent aujourd'hui, c'est-à-dire l'objet de l'antique passion, la foi sémitique par excellence. Elle y court, et voilà comme, mathématiquement, s'est produit un mouvement religieux tout particulier dont l'Asie Centrale, c'est-à-dire la Perse, quelques points de l'Inde et une partie de la Turquie d'Asie, aux environs de Bagdad, est aujourd'hui vivement préoccupée, mouvement remarquable et digne d'être étudié à tous les titres. Il permet d'assister à des développements de faits, à des manifestations, à des catastrophes telles que l'on n'est pas habitué à les imaginer ailleurs que dans les temps reculés où se sont produites les grandes religions.

Il existait à Shyras, vers 1843, un jeune homme appelé Mirza-Aly-Mohammed, qui n'avait pas plus de dix-



neuf ans, si encore il les avait atteints. On a attaché beaucoup d'importance, d'une part, à soutenir qu'il était descendu du Prophète par l'Imam Hussein, c'est-à-dire à lui assurer le rang et les prérogatives d'un Séyd; d'autre part, à lui nier cette qualité. Ce qui est incontestable, c'est que s'il était Séyd, il l'était de cette manière obscure qui jette plus que du doute sur les prétentions des nombreuses familles persanes qui se flattent du même honneur. Les gens sérieux font remarquer que, pendant les longues persécutions subies par les Alydes sous les Khalifes Ommiades et surtout sous les Abbassides, tous les documents généalogiques propres à établir la descendance sacrée ont été ou détruits ou perdus; les proscrits sont tombés en grand nombre sous le sabre de leurs ennemis, le reste s'est dissimulé du mieux qu'il a pu faire, et, en admettant que le sang des Imams se soit conservé, il n'est au pouvoir de personne de prouver qu'il a dans les veines ce sang précieux. Quatre familles et pas davantage sont considérées comme plus en situation que les autres de se dire Séyds, et encore les raisons qu'elles allèguent ne paraîtraient-elles sérieuses à aucun généalogiste d'Europe. Elles sont anciennes, elles sont considérables, il y a des siècles qu'on les voit en possession du respect public; mais pour atteindre aux Imams, il leur reste une lacune de deux siècles au moins qu'elles ne peuvent combler et les monuments révévés qu'elles présentent comme leur étant parvenus de leurs glorieux ancêtres, soit cachets, soit prières écrites de la main même des saints personnages en question, ou autres objets semblables, passeraient à peine chez nous pour des présomptions.

Quoi qu'il en soit, Mirza-Aly-Mohammed n'appartenait

à aucune de ces quatre maisons, et si ses pères, malgré ce qu'en disent les malveillants, ont porté ou réclamé la qualification de Séyd, c'était à un titre peu sûr. Quoi qu'il en soit, sa famille n'était pas tout à fait du peuple, elle possédait quelque peu de bien, et les résultats doivent porter à croire que Mirza-Aly-Mohammed avait reçu une éducation distinguée.

Comme la grande, la presque totalité des Asiatiques, il se montra de bonne heure possédé par des idées religieuses très actives. Il ne se contenta pas de la pratique des devoirs religieux ni de la profession des doctrines orthodoxes, il se jeta avec passion dans la poursuite et l'examen des nouveautés. Tout porte à croire que son esprit était dès le début ouvert et hardi. Il lut certainement les évangiles dans les traductions des missionnaires protestants, il conféra souvent avec les Juifs de Shyraz, rechercha la connaissance des doctrines guèbres, et s'occupa avec une prédilection marquée de ces livres singuliers, un peu suspects, fort honorés, redoutés même, qui traitent des sciences occultes et de la théorie philosophique des nombres. C'est, dans l'Asie musulmane, la passion des plus brillants esprits, et de très bonne heure ce fut la sienne; autant vaut dire qu'il se reporta de tous ses efforts vers ce qui reste de l'antique philosophie araméenne, et il n'y aurait rien d'impossible, on le peut soupçonner à différents indices, qu'il ait eu en sa possession certains documents rares et d'une valeur inestimable, probablement anciens ou composés sur des textes anciens et relatifs à ce corps de doctrines.

Il fit très jeune le pèlerinage de la Mecque. Mais, au lieu d'être ramené par la vue de la Kaaba à des idées nettement musulmanes, ce qu'il vit, ce qu'il entendit, ce

qu'il éprouva, le jeta de plus en plus hors des voies ordinaires. Il est bien probable que ce fut dans la ville sainte elle-même qu'il se détacha absolument et définitivement de la foi du Prophète, et qu'il conçut la pensée de ruiner cette foi pour mettre à sa place tout autre chose.

Renfermé en lui-même, toujours occupé de pratiques pieuses, d'une simplicité de mœurs extrême, d'une douceur attrayante, et relevant ces dons par son extrême jeunesse et le charme merveilleux de sa figure, il attira autour de lui un certain nombre de personnes édifiées. Alors on commença à s'entretenir de sa science et de l'éloquence pénétrante de ses discours. Il ne pouvait ouvrir la bouche, assurent les hommes qui l'ont connu, qu'il ne remuât le fond du cœur. S'exprimant, du reste, avec une vénération profonde sur le compte du Prophète, des Imams et de leurs saints compagnons, il charmait les orthodoxes sévères, en même temps que, dans des entretiens plus intimes, les esprits ardents et inquiets se réjouissaient de ne pas trouver en lui cette raideur dans la profession des opinions consacrées qui leur eût pesé. Au contraire, sa conversation leur ouvrait tous ces horizons infinis, variés, bigarrés, mystérieux, ombragés et semés çà et là d'une lumière aveuglante, qui transportent d'aise les imaginations de ce pays-là. Ce fut au pied de la Kaaba, de la maison d'Abraham et d'Ismaël, qu'Aly-Mohammed s'acquiesça ces premiers dévouements qui devaient plus tard, à très peu de temps de là, prendre un tout autre caractère et dépasser de bien loin l'énergie commune des attachements mondains et passagers.

Aly-Mohammed revint donc de la Mecque bien plus complètement dissident qu'il n'y était arrivé. Quand il se trouva à Bagdad, il voulut, cependant, compléter ses im-

pressions en se rendant à Koufa pour y visiter la mosquée ruinée, sans voûtes, sans piliers, presque sans murs aujourd'hui, où Aly fut assassiné, et où la tradition montre encore la place du meurtre. Il y passa plusieurs jours en méditations. Il semble que ce lieu ait fait sur lui une grande impression, et qu'au moment d'entrer dans une voie qui pouvait, qui devait même aboutir à quelque drame pareil à celui qui avait eu lieu à cette même place sur laquelle ses yeux étaient fixés, il ait eu des combats pénibles à soutenir contre lui-même. Un de ses partisans les plus résolus me disait un jour, en faisant du ketmân avec moi, à cause des personnes qui nous écoutaient : « C'est dans cette mosquée de Koufa que le diable l'a tenté et l'a fait sortir de la droite voie. » Mais, à l'expression de son regard, je compris qu'il considérait, au contraire, l'espèce d'agonie morale éprouvée par Aly-Mohammed devant le lieu où les yeux de l'esprit lui avaient montré l'Imam Aly gisant à ses pieds, le corps ouvert, tout ensanglanté, comme la fin des hésitations humaines et le triomphe de l'esprit prophétique dans la personne de son maître. Il est certain que, quand celui-ci arriva à Shyraz, il était tout autre qu'à son départ. Nul doute ne l'agitait plus. Il était pénétré, persuadé; son parti était pris; et pour peu qu'il trouvât devant lui, à sa portée, des matières inflammables, il était résolu à y mettre le feu. Il en trouva.

De Koufa il était venu par une barque arabe, un bangalow, jusqu'à Boushyr, et, de là, avait gagné sa ville natale en s'unissant à une caravane qui devait traverser les montagnes. A peine arrivé, il rassembla autour de lui quelques-uns de ses compagnons de voyage, déjà séduits et nombre d'auditeurs anciens, et, à cette troupe de premiers fidèles, il communiqua ses premiers écrits. C'était

un journal de son pèlerinage et un commentaire sur la Sourat du Koran, appelée *Joseph*.

Dans le premier de ces livres, il était surtout pieux et mystique; dans le second, la polémique et la dialectique tenaient une grande place, et les auditeurs remarquaient avec étonnement qu'il découvrait, dans le chapitre du Livre de Dieu qu'il avait choisi, des sens nouveaux dont personne ne s'était avisé jusqu'alors, et qu'il en tirait surtout des doctrines et des enseignements complètement inattendus. Ce qu'on ne se lassait pas d'admirer, c'étaient l'élégance et la beauté du style arabe employé dans ces compositions. Elles eurent bientôt des admirateurs exaltés qui ne craignirent pas de les préférer aux plus beaux passages du Koran.

J'avoue que je ne partage pas cette manière de voir. Le style d'Aly-Mohammed est terne et sans éclat, d'une raideur fatigante, d'une richesse douteuse, d'une correction suspecte. Les obscurités qu'on y relève en foule ne viennent pas toutes de sa volonté, mais plusieurs ont pour raison d'être une inhabileté manifeste. Il s'en faut de tout que le Koran ait à craindre la comparaison; s'il arrive un jour où les ouvrages du nouveau prophète auront remplacé cet ancien livre, ils ne trouveront eux-mêmes l'admiration qu'à l'aide d'une esthétique nouvelle. Comme nous sommes encore sous les lois et les habitudes de l'ancienne, le Koran pour nous est incontestablement, à parler littérature, l'œuvre d'un grand génie, tandis que la Sourat de Joseph, ou, pour mieux dire, son commentaire ressemble beaucoup au travail d'un écolier.

Quoi qu'il en soit, l'impression produite fut immense à Shyraz, et tout le monde lettré et religieux se pressa autour d'Aly-Mohammed. Aussitôt qu'il paraissait dans la

mosquée, on l'entourait. Aussitôt qu'il s'asseyait dans la chaire, on faisait silence pour l'écouter. Ses discours publics n'attaquaient jamais le fond de l'islam et respectaient la plus grande partie des formes; le ketmân, en somme, y dominait. C'étaient, néanmoins, des discours hardis. Le clergé n'y était pas ménagé; ses vices y étaient cruellement flagellés. Les destinées tristes et douloureuses de l'humanité en étaient généralement le thème, et, çà et là, certaines allusions dont l'obscurité irritait les passions curieuses des uns, tandis qu'elle flattait l'orgueil des autres, déjà initiés en tout ou en partie, donnaient à ces prédications un sel et un mordant tels que la foule y grossissait chaque jour, et que, dans toute la Perse, on commença à parler d'Aly-Mohammed.

Les Moullas de Shiraz n'avaient pas attendu tout ce bruit pour se réunir contre leur jeune détracteur. Dès ses premières apparitions en public, ils lui avaient envoyé les plus habiles d'entre eux, afin d'argumenter contre lui et de le confondre, et ces luttes publiques, qui se tenaient soit dans les mosquées, soit dans les collèges, en présence du gouverneur, des chefs militaires, du clergé, du peuple, de tout le monde enfin, au lieu de profiter aux prêtres, ne contribuèrent pas peu à répandre et à exalter à leurs dépens la renommée de l'enthousiaste. Il est certain qu'il battit ses contradicteurs; il les condamna, ce qui n'était pas très difficile, le Koran à la main. Ce fut un jeu pour lui de montrer à la face de ces multitudes, qui les connaissaient bien, à quel point leur conduite, à quel point leurs préceptes, à quel point leurs dogmes mêmes étaient en contradiction flagrante avec le Livre, qu'ils ne pouvaient récuser. D'une hardiesse et d'une exaltation extraordinaires, il flétrissait, sans ménagement aucun,

sans souci aucun des conventions ordinaires, les vices de ses antagonistes, et, après leur avoir prouvé qu'ils étaient infidèles quant à la doctrine, il les déshonorait dans leur vie et les jetait à croix ou pile à l'indignation ou au mépris des auditeurs. Les scènes de Shyras, ces débuts de sa prédication furent si profondément émouvants, que les musulmans restés orthodoxes, qui y ont assisté, en ont conservé un souvenir ineffaçable et n'en parlent qu'avec une sorte de terreur. Ils avouent unanimement que l'éloquence d'Aly-Mohammed était d'une nature incomparable et telle que, sans en avoir été témoin, on ne saurait l'imaginer.

Bientôt le jeune théologien ne parut plus en public qu'entouré d'une troupe nombreuse de partisans. Sa maison en était toujours pleine. Non seulement il enseignait dans les mosquées et dans les collèges, mais c'était chez lui, surtout, et le soir, que, retiré dans une chambre avec l'élite de ses admirateurs, il soulevait pour eux les voiles d'une doctrine qui n'était pas encore parfaitement arrêtée pour lui-même. Il semblerait que, dans ces premiers temps, ce fût plutôt la partie polémique qui l'occupât que la dogmatique, et rien n'est plus naturel. Dans ces conférences secrètes, les hardiesses, bien autrement multipliées qu'en public, grandissaient chaque jour, et elles tendaient si évidemment à un renversement complet de l'islam, qu'elles servaient bien d'introduction à une nouvelle profession de foi. La petite Église était ardente, hardie, emportée, prête à tout, fanatisée dans le vrai sens et le sens élevé du mot, c'est-à-dire que chacun de ses membres ne se comptait pour rien et brûlait de sacrifier sang et argent à la cause de la vérité. Ce fut alors qu'Aly-Mohammed prit son premier titre religieux. Il annonça

qu'il était le Báb, la Porte par laquelle seule on pouvait parvenir à la connaissance de Dieu. On ne l'appela plus désormais que de ce nom à Shyras et partout où il fut question de lui. Ses adversaires mêmes lui donnèrent et lui donnent encore ce titre. Il n'est pas connu autrement. Toutefois les Bábys, les gens de sa secte, ne le qualifient plus ainsi, parce qu'il arriva un moment où ils apprirent que le titre de Báb ne lui est pas particulier, et ils le nommèrent et le nomment Hezret-è-Alá, ou l'*Attesse-Sublime*. Mais, pour être plus simple, nous suivrons ici l'usage des hétérodoxes, en lui conservant, dans toute cette histoire, le titre de Báb.

Extrêmement irrités, mécontents et inquiets, les Moulas du Fars, ne pouvant d'ailleurs prévoir où s'arrêterait le mouvement qui se prononçait si fortement contre eux, n'étaient pas les seuls à se sentir dans l'embarras. Les autorités de la ville et de la province comprenaient trop bien que le peuple qui leur était confié et qui n'est jamais beaucoup dans leurs mains, cette fois n'y était plus du tout. Les hommes de Shyras, légers, railleurs, turbulents, belliqueux, toujours prêts à la révolte, insolents en perfection, rien moins qu'attachés à la dynastie kadjare, n'ont jamais été faciles à mener, et leurs administrateurs ont souvent des journées pénibles. Quelle serait la situation de ces administrateurs, si le chef réel de la ville et du pays, l'arbitre des idées de tout le monde, l'idole de chacun, allait être un jeune homme que rien ne soumettait, n'attachait ou ne gagnait à rien, qui se faisait un piédestal de son indépendance et qui n'en tirait qu'un trop grand parti en attaquant chaque jour impunément et publiquement tout ce qui jusqu'alors s'était considéré comme puissant et respecté dans la ville? A la vérité, les gens du roi,



la politique. l'administration proprement dite n'avaient encore été l'objet d'aucune des virulentes apostrophes du novateur; mais à le voir si rigide dans ses mœurs, si inexorable pour la fraude et l'esprit de rapine des membres du clergé, il était fort douteux qu'il pût approuver au fond la même rapacité, la même fraude si florissantes chez les fonctionnaires publics, et on pouvait bien croire que le jour où ses regards tomberaient sur eux, il ne manquerait pas d'apercevoir et de vitupérer ce qu'on n'avait guère le moyen de cacher.

Ces appréhensions, qui se présentaient d'elles-mêmes à tous les esprits, ne manquèrent pas de frapper les officiers royaux et, d'ailleurs, les Moallas prenaient soin de leur démontrer que cette fois les intérêts étaient communs entre eux. Des conférences nombreuses eurent lieu, et il fut résolu que, tandis que le gouverneur, Mirza Hussein Khan, décoré du titre de Nizam Eddoulèh, « l'Organisateur du gouvernement, » écrivait à Téhéran pour exposer l'état des choses au point de vue de l'intérêt d'État, les grands moudjtcheds de la ville en feraient autant pour se plaindre au nom de la religion attaquée et signaleraient les périls graves qui s'annonçaient d'une manière si énergique et si bruyante.

Le Bâb et ses partisans furent immédiatement informés du coup qu'on prétendait leur porter. Ils ne s'en étonnèrent nullement. Au lieu de chercher à le détourner, Aly-Mohammed écrivit lui-même à la Cour, et sa lettre arriva en même temps que les accusations de ses adversaires. Sans prendre aucunement une attitude agressive vis-à-vis du roi, s'en remettant, au contraire, à son autorité et à sa justice, il remontrait que, depuis longtemps, la dépravation du clergé était, en Perse, un fait connu de tout

le monde ; que non seulement les bonnes mœurs s'en trouvaient corrompues et le bien-être de la nation tout à fait atteint, mais encore que la religion même, viciée par la faute de tant de coupables, était en péril et menaçait de disparaître en laissant le peuple dans les plus fâcheuses ténèbres ; que, pour lui, appelé de Dieu, en vertu d'une mission spéciale, à écarter de tels malheurs, il avait déjà commencé à éclairer le peuple du Fars, que la saine doctrine avait fait les progrès les plus évidents et les plus rapides, que tous ses adversaires avaient été confondus et vivaient désormais dans l'impuissance et le mépris public ; mais que ce n'était qu'un début, et que le Bâb, confiant dans la magnanimité du roi, sollicitait la permission de venir dans la capitale avec ses principaux disciples, et, là, d'établir des conférences avec tous les Moullas de l'Empire, en présence du souverain, des grands et du peuple, que, certainement, il les couvrirait de honte ; il leur prouverait leur infidélité ; il les réduirait au silence comme il avait fait des Moullas grands et petits qui avaient prétendu s'élever contre lui ; que s'il était, contre son attente, vaincu dans cette lutte, il se soumettait d'avance à tout ce que le roi ordonnerait, et était prêt à livrer sa tête et celle de chacun de ses partisans.

Le gouvernement fut extrêmement embarrassé de l'arbitrage qu'on lui déférait ainsi. En général, il n'est pas, depuis plusieurs siècles, dans la politique des souverains persans, de chercher de pareilles occasions. Depuis Shah-Abbas le Grand, la tradition politique veut que la protection officielle accordée à l'Islam s'effectue plus en paroles qu'en faits. En réalité, on ne laisse pas que d'avoir un certain goût pour les dissidents de toute espèce, et, en

général, pour tout ce qui peut tenir en échec la puissance du clergé. Le règne actuel a, sur ce point, les mêmes tendances que les règnes précédents. Il suit un peu l'exemple de Mohammed-Shah, quoique avec plus de douceur, car celui-ci avait inauguré son gouvernement en faisant mettre à mort un des principaux moudjtehedes de Tebriz, qui cherchait à exciter une sédition. Cependant Nasreddin-Shah lui-même n'a pas hésité, plus tard, à dépouiller et à humilier l'Imam Djumè d'Ispahan, dont le courage ne s'est pas montré aussi haut que l'ambition. De sorte que lorsque les plaintes et les accusations mutuelles des Moulas et des Bâbys arrivèrent à Téhéran, il en résulta plus d'humeur et d'ennui que d'empressement à venger l'orthodoxie offensée.

Il paraît même que, d'abord, l'impression fut favorable aux novateurs. Le premier ministre, Hadjy Mirza Aghassy, personnage bizarre, non sans capacité, au milieu de ses folies, et curieux à l'excès de discussions théologiques, en outre fort peu orthodoxe, se montra disposé à accéder au désir qu'exprimait le Bâb et à le faire venir à Téhéran pour y tenir des conférences. Le roi, dominé par son ministre, ne s'exprimait pas en termes malveillants sur Mirza-Aly-Mohammed. Les gens d'esprit et les curieux se promettaient déjà un spectacle intéressant et dont la moindre partie n'eût pas été le scandale des accusations portées contre tel ou tel ecclésiastique dont la chronique scandaleuse s'occupait avec prédilection. Mais un homme fort sage, le sheykh Abdoul-Housseïn, moudjtehed lui-même, alla trouver Hadjy Mirza Aghassy, et lui ayant fait apprécier les raisons sérieuses qui devaient le porter à changer d'avis, ce qui semblait sur le point de se faire, fut arrêté tout net et le cours des idées changea.

Le sheykh Abdoul-Housseïn, bien que personnage religieux, est plutôt ce que nous appellerions un juriconsulte. Il s'occupe assez peu de théologie, beaucoup de questions légales : sa sagacité et sa froide raison inspirent en général une grande confiance, en même temps que la sévérité de ses mœurs et leur gravité lui ont acquis un crédit considérable. Il est aujourd'hui administrateur, pour le roi, des fonds destinés à l'embellissement et aux réparations des édifices sacrés à Kerbela et à Nedjef. Mais, alors, il habitait Téhéran. Il insista donc auprès du premier ministre et des grands en demandant s'il entrait dans leurs vues, s'il était sage de détruire la religion existante, pour lui en subsister une nouvelle que l'on ne connaissait pas encore. L'État, disait-il, avait assez à faire à se relever des décombres, où tant et de si longs malheurs l'avaient enseveli, sans qu'on le jetât encore dans les convulsions d'une crise et probablement d'une guerre religieuse. Était-on tellement assuré des intentions ultérieures du Bâb et des dernières conséquences de ses doctrines qu'on pût se croire avisé en le favorisant ? Si le clergé devait se mettre une fois en défense, non plus contre le Bâb, mais contre le gouvernement, de qui il était en droit d'attendre protection, pouvait-on penser qu'il ne trouverait pas des forces et savait-on bien ce qui pourrait s'ensuivre ? Bref, il fit réfléchir Hadjy Mirza Aghassy et tous ceux que l'étourderie nationale avait un moment emportés, et il obtint l'assurance que, non seulement les conférences n'auraient pas lieu et qu'Aly-Mohammed recevrait la défense de venir à Téhéran, mais encore qu'on prendrait contre lui et contre ses partisans des mesures qui les réduiraient tous au silence.

Le ministre ne tint pas bien fidèlement cette dernière

partie de sa promesse. Il eut peur d'incliner au delà du besoin du côté du clergé, et en même temps, ne voulant point, par une sévérité que sa conscience n'exigeait pas, susciter peut-être des résistances et des scandales, il se contenta d'écrire au gouverneur de Shyras, Nizam Eddooulèh, que toutes prédications publiques relatives aux doctrines nouvelles eussent à cesser des deux parts, qu'on ne permit pas plus la défense que l'attaque, et qu'Aly-Mohammed eût à se renfermer dans sa maison, d'où, jusqu'à nouvel ordre, il lui était défendu de sortir. Le Bâb et les siens se soumirent sans hésitation. Mais les Moullas s'écrièrent unanimement que la prétendue protection dont on les couvrait était illusoire et insultante pour la religion, dont elle avait l'air de mettre en doute le droit souverain; ils prétendirent que le danger était plus imminent que jamais et le Bâb plus puissant qu'il ne l'avait encore été. Ils avaient raison.

Quand les Bâbys eurent appris qu'on ne sévissait pas contre leur chef et que, par conséquent, les espérances de l'ennemi étaient trompées, quand ils virent qu'on se bornait à demander, à commander un repos impossible, ils triomphèrent. Provisoirement, Aly-Mohammed obéissant restait dans sa maison. Mais disciples et partisans, fort encouragés, ne se firent pas faute de répéter partout que le refus de conférer avec leur chef équivalait à un aveu d'impuissance et qu'il était désormais bien manifeste que les musulmans n'avaient pas d'arguments sérieux à opposer à leur doctrine non plus qu'à leurs attaques. Les populations trouvèrent cette façon de raisonner assez juste. Dès ce moment, les conversions devinrent journalières et parmi les savants, et parmi les

Moullas eux-mêmes on put signaler des défections importantes.

Dans le sein du cénacle, les passions, de plus en plus excitées, redoublèrent d'ardeur. Le Bâb parla de lui-même d'une façon plus explicite qu'il ne l'avait encore fait. Il ne se présenta plus comme un voyant pourvu de grâces spéciales; non plus même comme un prophète plus ou moins directement inspiré de Dieu, ainsi que l'avait été Mohammed. Il déclara qu'il n'était pas le Bâb, comme on l'avait cru jusqu'alors, comme il l'avait pensé lui-même, c'est-à-dire la Porte de la connaissance des vérités, mais qu'il était le *Point*, c'est-à-dire le générateur même de la vérité, une apparition divine, une manifestation toute-puissante, et, c'est en tant que *Point*, qu'il reçut la qualification d'*Altesse-Sublime*.

Le titre de Bâb, ainsi devenu libre, pouvait désormais récompenser le pieux dévouement de l'un des néophytes. Il appartenait de droit à quelqu'un de cette troupe choisie dont Aly-Mohammed était entouré et qui lui témoignait la plus aveugle confiance et l'attachement le plus illimité. Ces apôtres, élus parmi tous leurs compagnons, étaient au nombre de dix-huit. La vénération des Bâbys reste attachée à leurs noms; ils sont tous plus que des saints, ils sont à peu de distance de la divinité absolue, pourtant ils ne sont pas égaux et celui qui prit, parmi eux, le plus haut rang après le Révéléateur, celui à qui fut conféré le titre de Bâb quand le Point fut manifesté, ce fut un certain prêtre du Khorassan, appelé, du lieu de sa naissance, Moulla Housseïn-Boushrewyèh. Après le Bâb, il n'est personne qui ait rempli un rôle aussi considérable dans les débuts de la religion nouvelle.

Moulla Housseïn-Boushrewyèh était un homme auquel

ses adversaires reconnaissaient eux-mêmes un grand savoir et une extrême énergie de caractère. Il s'était livré à l'étude dès son enfance, et avait fait dans la théologie et la jurisprudence des progrès qui lui avaient acquis de la considération. Aux premiers temps des prédications d'Aly-Mohammed, ce qu'il put apprendre dans le Khorassan des idées et des doctrines de ce personnage, dont on commençait à parler par toute la Perse, frappa vivement son imagination, et, quittant son pays, il se rendit à Shyraz, où on le vit bientôt figurer parmi les adeptes les plus ardents de l'Altesse-Sublime. C'était une conversion marquante, importante. Le Bâb en jugea ainsi; car il le choisit pour son principal lieutenant et lui conféra le titre qu'il avait porté lui-même. Il semblerait que Moulla Housseïn-Boushrewyèh ait procédé avec beaucoup de précaution dans l'examen des doctrines dont il allait devenir un des principaux propagateurs. L'histoire universelle intitulée : *Nasekh Attewarikh*, ou « Effacement des Chroniques, » qui a donné, au point de vue officiel et strictement musulman, l'histoire des événements que je rapporte, assure que les premières fois que Moulla Housseïn-Boushrewyèh vit le Bâb, ce fut en secret et qu'il eut avec lui de nombreux entretiens avant de se déclarer publiquement son auditeur. Il fut convaincu. Alors il ne ménagea plus rien, et, comme obéissant aux ordres de la Cour, le Bâb ne sortait pas de sa maison, Moulla Housseïn-Boushrewyèh vivait, en quelque sorte, enfermé avec lui, ne le quittant pas et excitant par ses discours, par son exemple, la foi de ses compagnons, et même le zèle, pourtant bien ardent déjà, du Révélateur.

On a vu par ce qui précède que la réputation du Bâb et l'intérêt pour ses doctrines ne s'étaient nullement ren-

fermés dans la seule ville de Shyras, ni même dans la province du Fars. Dans toute l'étendue de l'empire, on s'en entretenait et on désirait vivement être instruit des vues et des idées qui faisaient déjà tant parler. Moulla Housseïn-Boushrewyèh, désigné par son chef et emporté par son zèle, fut le premier missionnaire qu'aient eu les Bâbys. Il reçut l'ordre de se rendre dans l'Irak et dans le Khorassan, de prêcher dans toutes les villes et dans tous les villages, d'attaquer la foi ancienne et d'exposer la nouvelle, et de multiplier les conversions le plus qu'il le pourrait faire. Afin de ne point paraître, aux yeux des gens méliants, comme un aventurier sans droits, sans témoignages et sans preuves, il emporta le Récit du Pèlerinage et le Commentaire sur la Sourat de Joseph, qui composaient alors toute la somme des ouvrages bâbys. Pour le reste, c'était à sa science et à sa foi d'y suppléer.

Moulla Housseïn prit congé de son maître et des autres disciples, et, ainsi que cela lui était commandé, il se rendit d'abord à Ispahan. Cette ville, déchue qu'elle est du rang de capitale, est tombée, quant à sa population, du chiffre de 600,000 ou 700,000 âmes qu'elle a eu sous les Sefewyèhs, à celui de 80,000 ou 90,000; elle est encore néanmoins, avec Téhéran et Tébriz, une cité importante de la Perse. Sa gloire ancienne n'a pas complètement disparu. Ses collèges n'ont point perdu toute leur réputation; de nombreux écoliers les fréquentent, et son clergé occupe peut-être le premier rang parmi les clergés de l'empire. Moulla Housseïn-Boushrewyèh se présenta hardiment, prêcha, montra ses livres, et, presque à son début, convertit un homme considérable, Moulla Mohammed Taghy, Hératy, jurisconsulte de mérite, qui devint, lui aussi, un des



principaux de la secte. On se pressait en foule pour entendre le prédicateur. Il occupait, tour à tour, toutes les chaires d'Ispahan, où il faisait en liberté ce qui avait été interdit à Shyras. Il ne craignait pas de dire publiquement et d'annoncer que Mirza Aly-Mohammed était le douzième Imam, l'Imam Mehdy; il montrait et lisait les livres de son maître; il en faisait remarquer l'éloquence et la profondeur, faisait ressortir l'extrême jeunesse du Voyant, en racontait des miracles. Bref, il produisit une impression telle que le vieux gouverneur, personnage redouté et redoutable par ses talents et un peu aussi par sa cruauté, le Môtemed-Eddooulèh, Menoutjehr-Khan, eunuque géorgien, avoua qu'il ne trouvait rien d'impossible à ce qu'un personnage aussi extraordinaire que Moulla Housseïn-Boushrewyèh fût un saint, et à ce que celui qui l'avait envoyé et qui avait composé les belles choses qu'on lui lisait, ne fût aussi l'Imam Mehdy, le Caché. Il faut dire ici, pour prévenir toute erreur, qu'en assimilant le Bâb au douzième Imam, le missionnaire cherchait à se faire comprendre de la foule et à gagner ses sympathies, absolument comme saint Paul lorsqu'il révélait aux Athéniens que le Dieu qu'il leur annonçait était ce Dieu inconnu auquel ils avaient déjà élevé un autel. C'était des deux parts une façon de parler, et on verra plus tard qu'il n'y a aucun rapport entre l'idée que les Bâbys se font du *Point*, et ce que les musulmans pensent au sujet de l'Imam Mehdy.

Après avoir réussi, à Ispahan, au-delà de toute espérance, Moulla Housseïn-Boushrewyèh se dirigea sur Kashan, et, à peine arrivé, il y commença ses prédications. Il convertit encore plusieurs personnes, tant dans le peuple que parmi les savants, et entre autres,

en ce qui est de cette dernière classe, un certain Hadjy Mirza Djany, marchand de la ville; mais il échoua dans une tentative pour convaincre un des grands moudj-teheds, Hadjy Moulla Mohammed. Au dire des musulmans, il eut affaire à trop forte partie, et, après une très longue discussion, le Hadjy, voyant le missionnaire baby réduit au silence, le chassa de sa présence. Cependant, ce qui pourrait faire douter quelque peu d'une victoire si complète, c'est que le vainqueur, se montrant plus que modéré, n'osa pas interdire les prédications ultérieures; que Moulla Housseïn-Boushrewyèh resta à Kashan tant qu'il lui plut, et en partit en pleine liberté pour se rendre à Téhéran.

Il passa quelques jours dans cette capitale, mais il ne s'y produisit pas en public, et se contenta d'avoir avec les personnes qui vinrent le visiter des entretiens qui pouvaient passer pour confidentiels. Il ne laissa pas que de recevoir ainsi beaucoup de monde et d'amener à ses opinions un assez grand nombre de curieux. Chacun voulait le voir ou l'avoir vu, et le roi Mohammed-Shah et son ministre, Hadjy Mirza Aghassy, en vrais Persans qu'ils étaient, ne manquèrent pas de le faire venir. Il leur exposa ses doctrines et leur remit les livres du maître.

Mohammed-Shah, dont j'ai déjà parlé, était un prince d'un caractère tout particulier, non point rare en Asie, mais tel que les Européens n'ont guère su l'y voir, et encore moins l'y comprendre. Bien qu'il ait régné dans un temps où les habitudes de la politique locale étaient encore assez dures, il était doux et endurant, et sa tolérance s'étendait jusqu'à assister d'un œil fort placide aux désordres de son harem, qui, pourtant, auraient eu quelque droit de le fâcher; car, même sous Feth-Aly-Shah,

le laisser-aller et le caprice des fantaisies ne furent jamais portés aussi loin. On lui prête ce mot, digne de notre XVIII<sup>e</sup> siècle : « Que ne vous cachez-vous un peu, madame? Je ne veux pas vous empêcher de vous amuser. » Mais chez lui ce n'était point affectation d'indifférence, c'était lassitude et ennui. Sa santé avait toujours été déplorable; goutteux au dernier degré, il souffrait des douleurs continuelles et avait à peine du relâche. Son caractère, naturellement faible, était devenu très mélancolique, et, comme il avait un grand besoin d'affection et qu'il ne trouvait guère de sentiments de ce genre dans sa famille, chez ses femmes, chez ses enfants, il avait concentré toutes ses affections sur le vieux Moulla, son précepteur. Il en avait fait son unique ami, son confident, puis son premier et tout-puissant ministre, et enfin, sans exagération ni manière de parler, son Dieu.

Élevé par cette idole dans des idées fort irrévérencieuses pour l'Islamisme, il ne faisait non plus de cas des dogmes du Prophète que du Prophète lui-même. Les Imams lui étaient très indifférents, et s'il avait quelques égards pour Aly, c'était en raison de cette bizarre opération de l'esprit par laquelle les Persans identifient ce vénérable personnage avec leur nationalité. Mais, en somme, Mohammed-Shah n'était pas musulman, non plus que chrétien, guèbre ou juif. Il tenait pour certain que la substance divine s'incarnait dans les Sages avec toute sa puissance; et comme il considérait Hadjy Mirza Aghassy comme le Sage par excellence, il ne doutait pas qu'il ne fût Dieu, et lui demandait dévotement quelque prodige. Souvent il lui arriva de dire à ses officiers, d'un air pénétré et convaincu : « Le Hadjy m'a promis un miracle pour ce soir, vous verrez! » En dehors du Hadjy,

Mohammed-Shah était donc d'une prodigieuse indifférence pour le succès ou les revers de telle ou telle doctrine religieuse; il lui plaisait, au contraire, de voir s'élever des conflits d'opinions qui témoignaient à ses yeux de l'aveuglement universel.

Le Hadjy, de son côté, était un Dieu d'une espèce toute particulière. Il n'est pas absolument certain qu'il ne crût pas de lui-même ce dont Mohammed-Shah était persuadé. Dans tous les cas, il professait les mêmes principes généraux que le roi, et les lui avait de bonne foi inculqués. Mais cela ne l'empêchait pas de bouffonner. La bouffonnerie était le système, la règle, l'habitude de sa conduite et de sa vie. Il ne prenait rien au sérieux, à commencer par lui-même : « Je ne suis pas un premier ministre, répétait-il constamment et surtout à ceux qu'il maltraitait; je suis un vieux moulla, sans naissance et sans mérite, et si je me trouve à la place où je suis, c'est que le roi l'a voulu. »

Il ne parlait jamais de ses fils sans les appeler fils de drôlesse et fils de chien. C'est dans ces termes qu'il demandait de leurs nouvelles ou leur faisait transmettre des ordres par ses officiers quand ils étaient absents. Son plaisir particulier était de passer des revues de cavaliers où il réunissait, dans leurs plus somptueux équipages, tous les Khans nomades de la Perse. Quand ces belliqueuses tribus étaient rassemblées dans la plaine, on voyait arriver le Hadjy, vêtu comme un pauvre, avec un vieux bonnet pelé et disloqué, un sabre attaché de travers sur sa robe, et monté sur un petit âne. Alors il faisait ranger les assistants autour de lui, les traitait d'imbéciles, tournait en ridicule leur attirail, leur prouvait qu'ils n'étaient bons à rien, et les renvoyait chez eux avec des

cadeaux ; car son humeur sarcastique s'assaisonnait de générosité.

En dehors de ses idées mystiques, il avait deux passions qui jouaient un rôle considérable dans sa vie : l'artillerie et l'agriculture.

En ce qui est de la première, il est le premier qui ait installé à Téhéran une fonderie de canons ; il faisait rassembler de partout et venir d'Europe les modèles des inventions et des perfectionnements les plus récents. Il inventait lui-même, et j'ai vu un appareil de sa création. C'est une espèce de cône de huit ou dix pieds de long, en tôle, et monté sur des roues. L'intérieur devait être rempli de mitraille et de poudre avec une mèche saillant à l'extérieur. Le Hadjy se proposait de faire confectionner un grand nombre de ces machines, que, dans un jour de bataille, on ferait atteler et qui marcheraient sur le front de l'armée persane. Au moment d'engager l'action, on mettrait le feu aux mèches, on détellerait les chevaux et les conducteurs s'enfuiraient avec toutes les troupes. L'ennemi, alors, ne manquerait pas de se précipiter à leur poursuite, il se jetterait aveuglément sur les machines infernales, il sauterait, et les Persans n'auraient plus qu'à se réjouir d'une victoire si ingénieusement obtenue.

Sans me permettre aucune objection contre le système du Hadjy, je suis plus heureusement frappé de ce qu'il a fait en agriculture. Il a réellement créé autour de Téhéran un grand nombre de villages, et donné à la Perse beaucoup de plantes d'utilité ou d'agrément qu'elle ne possédait pas avant lui, ce qui constitue, après tout, un service réel. Mais, au milieu de tous ces travaux et de prodigalités sans nom, la bouffonnerie l'emportait tou-

jours, et c'est là ce qui a donné à l'administration du Hadjy son principal trait de caractère. Rien de sérieux, un grand laisser-aller en toutes choses, un fonds d'idées religieuses qui n'étaient les idées de personne, et, pour ce motif, un vif penchant à voir sans déplaisir les idées de tout le monde plus ou moins tenues en échec, combiné avec la passion de ne pas se donner d'ennui en ordonnant quoi que ce fût de définitif, telle était la situation que le Bâb avait déjà trouvée quelques mois auparavant et qui n'existait pas moins au moment où Moulla Housseïn-Boushrewyèh eut ses entretiens avec le roi et avec son ministre.

Le novateur apportait de la part du Bâb des paroles toutes de dévouement et de soumission. Les nouveaux religionnaires désiraient être les plus fermes soutiens de la dynastie et travailler à sa gloire. Il n'était plus besoin désormais de montrer que l'opinion publique recevait avec faveur la doctrine nouvelle ; le fait était évident de lui-même, et non seulement à Shyrâz, à Ispahan, à Kashan, à Téhéran même, le bâbysme faisait chaque jour des progrès dans toutes les classes de la société, mais on savait encore qu'il en était de même à Hamadan, à Kazwyn, à Zendjan, à Kerman, à Yezd. Moulla Housseïn-Boushrewyèh pouvait donc insinuer avec raison qu'il était plus à propos de compter avec son maître que de le combattre, et meilleur de se le donner pour ami que pour adversaire. Défendre l'intérêt de la foi musulmane, c'était assurément ce que le roi et son ministre ne pouvaient, au sentiment de leur interlocuteur, avoir la moindre velléité de faire, puisque, aussi complètement que personne, ils étaient détachés des intérêts du Prophète ; quant à leurs opinions particulières, il n'y avait rien, précisément, qui s'opposât à des compromis, et du moment que le Hadjy était dieu, à

un titre quelconque, il ne pouvait pas lui sembler trop illogique, à lui ni à son royal adorateur, que le Bâb fût aussi une émanation divine.

A ces considérations, Moulla Housseïn-Boushrewyèh ajouta que la Perse paraissait entrer dans des voies nouvelles; que les rapports avec l'Europe devenant chaque jour plus multipliés et plus certains, il n'était pas sans importance de favoriser des dogmes qui, comme ceux du Bâb, se rapprochaient des notions généralement répandues dans le monde, comme, par exemple, l'abolition de l'impureté légale et, à peu près, celle de la polygamie; qu'en outre, à raisonner suivant la pure politique, c'était un dessein qui avait occupé les souverains les plus considérables de l'Asie Centrale dans ces trois derniers siècles, c'est-à-dire le Grand Mogol Shah-Akhbar, le fondateur des Séféwyehs, Shah-Ismaïl et le conquérant Nader-Shah, que celui de fonder une religion qui rassemblât dans son sein, en les conciliant, les doctrines des musulmans, des chrétiens et des juifs. Or, le Bâb opérait précisément cette fusion, et le roi allait se couvrir d'une gloire immortelle en acceptant la conduite d'une si glorieuse réforme.

A en juger d'après le caractère et les mœurs de Mohammed-Shah et de son favori, ce dut être précisément cette possibilité de gloire qui dut les dégoûter décidément du babysme et les rendre hostiles aux vues de Moulla Housseïn-Boushrewyèh. Ils furent forcés de comprendre qu'on leur demandait de prendre de la peine pour un but qui ne les intéressait pas. La goutte, le mysticisme, l'indifférence et la bouffonnerie ne sont pas des soutiens naturels de l'ambition, et quand on eut raisonné suffisamment avec l'apôtre, qu'on eut lu, goûté et critiqué les ouvrages du Bâb, on se trouva fatigué de cette affaire, inquiet des

suites qu'elle pouvait avoir, ennuyé des réclamations qu'elle soulevait.

On prit donc avec le missionnaire bâby un ton rigoureux, et afin de se débarrasser de lui une fois pour toutes, on lui déclara que s'il voulait conserver ses membres et même la vie, il n'avait qu'à quitter Téhéran dans le plus bref délai. Du reste, on ne lui prescrivait absolument rien autre chose et on ne s'expliquait pas sur le fond. Ainsi repoussé, Moulla Housseïn aurait été dans un grand embarras peut-être pour maintenir la position favorable qu'il avait créée, si de nouvelles ressources n'avaient été préparées à la religion nouvelle par le Bâb dans le moment même que son premier mandataire obtenait ses premiers succès.

En effet, très peu de temps après que Moulla Housseïn était parti de Shyras, le Bâb avait envoyé, dans d'autres directions, deux émissaires sur lesquels il fondait également de grandes espérances, et qui, avec non moins de talents peut-être, n'avaient pas moins de zèle, de foi et, par la suite, ne devaient guère acquérir moins de renommée que leur devancier. L'un de ces fidèles était Hadjy Mohammed-Aly-Balfouroushy, l'autre était une femme.

Hadjy Mohammed-Aly-Balfouroushy est, aux yeux des bâbys, un grand saint, un personnage qui ne saurait être trop vénéré. Sa science, la pureté de sa doctrine, l'éclat de son dévouement, tout ce qui lui arriva par la suite, le recommandent de la façon la plus expresse à la vénération des croyants. Il fut député par le Bâb dans son propre pays, le Mazendéran, et il y obtint de très grands succès, qui devaient tenir une place considérable dans l'histoire du bâbysme. Sachant Moulla Housseïn-Boushrewyèh à Téhéran, il s'était mis en rapport avec lui et l'avait ins-



truit de tout ce qu'il faisait, car ses propres démarches dépendaient à l'avenir du succès ou de l'échec du premier vicaire du Bâb.

L'autre missionnaire, la femme dont je parle, était, elle, venue à Kazwyn, et c'est assurément, en même temps que l'objet préféré de la vénération des Bâbys, une des apparitions les plus frappantes et les plus intéressantes de cette religion. Cette femme, donc, s'appelaît de son vrai nom Zerryn-Tadj, « la Couronne-d'Or, » et était surnommée Gourret-oul-Ayn, « la Consolation-des-Yeux, » nom sur lequel elle est surtout connue, mais on l'appelle aussi Hezret-è-Taheh, « Son Altesse la Pure », et encore *Nokteh* ou le *Point*, c'est-à-dire la partie culminante de la prophétie incarnée. Elle était de Kazwyn et appartenait à une famille sacerdotale. Son père, Hadjy Moulla Saleh, passait pour un jurisconsulte des plus distingués, et on l'avait mariée de bonne heure à son cousin Moulla Mohammed, qui avait aussi une bonne réputation d'homme instruit. On a vu, dans les chapitres précédents, que la ville de Kazwyn était en quelque sorte, depuis une quarantaine d'années, le centre de la doctrine des Sheykhys et que des hommes habiles en philosophie y enseignent encore. La famille de Gourret-oul-Ayn jouait un rôle dans ce mouvement et y prenait grande part, surtout par le père de son mari, Moulla Mohammed-Taghy, l'homme éminent de la ville, moudjtehéd des plus considérés et traditionniste fameux dans toute la Perse.

Bien que musulmans et Bâbys se répandent aujourd'hui en éloges extraordinaires sur la beauté de la Consolation-des-Yeux, il est incontestable que l'esprit et le caractère de cette jeune femme étaient beaucoup plus remarquables encore. Ayant souvent, et, pour ainsi dire, quotidienne-

ment assisté à des entretiens fort doctes, il paraît que, de bonne heure, elle y avait pris un grand intérêt, et il se trouva, un jour, qu'elle était parfaitement en état de suivre les subtiles discussions de son père, de son oncle, de son cousin, devenu son mari, et même de raisonner avec eux, et, souvent, de les étonner par la force et l'acuité de son intelligence. En Perse, ce n'est pas chose ordinaire que de voir des femmes appliquer leur esprit à de pareils emplois, mais ce n'est pas non plus un phénomène tout à fait rare; ce qui est là, comme ailleurs, vraiment extraordinaire, c'est de rencontrer une femme égale à Gourretoul-Ayn. Non seulement elle poussa la connaissance de l'arabe jusqu'à une perfection inusitée, mais elle devint encore éminente dans la science des traditions et celle des sens divers que l'on peut appliquer aux passages discutés du Koran et des grands auteurs. Enfin elle passait à Kazwyn, et, à bon droit, pour un prodige.

Ce fut dans sa famille qu'elle entendit parler pour la première fois des prédications du Bâb à Shyraz et de la nature des doctrines qu'il prêchait. Ce qu'elle en apprit, tout incomplet et imparfait que ce fût, lui plut extrêmement. Elle se mit en correspondance avec le Bâb, et bientôt embrassa toutes ses idées. Elle ne se contenta pas d'une sympathie passive; elle confessa en public la foi de son maître; elle s'éleva non seulement contre la polygamie, mais contre l'usage du voile, et se montra à visage découvert sur les places publiques, au grand effroi et au grand scandale des siens et de tous les musulmans sincères, mais aux applaudissements des personnes déjà nombreuses qui partageaient son enthousiasme et dont ses prédications publiques augmentèrent de beaucoup le cercle. Son oncle, le docteur, son père, le juriste, son mari,

épuisèrent tout pour la ramener au moins à une conduite plus placide et plus réservée. Elle les repoussa par ces arguments sans réplique de la foi impatiente du repos. On l'accuse même (le fait ne paraît nullement prouvé) d'avoir dirigé les coups d'une troupe de ses partisans, qui massacrèrent son beau-père dans la grande mosquée, pendant que le vieillard faisait sa prière. Ce fut la première violence née du bábysme. A la fin, lasse des importunités, la Consolation-des-Yeux quitta sa famille et se consacra hautement à l'apostolat dont le Báb lui avait conféré tous les droits et confié tous les devoirs. Sa réputation théologique devint immense, et l'idée qu'elle avait elle-même de sa valeur était telle qu'un jour, raconte-t-on, Moulla Mohammed-Aly-Balfouroushy s'étant tourné vers la Kibla musulmane pour faire sa prière, Gourret-oul-Ayn le prit par le bras et lui dit : « Non ! c'est à moi qu'il faut t'adresser : je suis la Kibla ! » Je n'ai jamais entendu personne parmi les musulmans mettre en doute la vertu d'une personne si singulière.

Tels étaient les deux associés, l'apôtre du Mazendéran et la Voyante de Kazwyn, que Moulla Housseïn fit prévenir lorsque l'ordre de quitter Téhéran lui parvint. Ce fut avec ses deux collègues qu'il consulta sur ce qu'il avait à faire. Il ne fallait plus penser, pour le moment du moins, à ranger le pouvoir laïque du côté du Báb et à décider par un coup de main la victoire contre l'Islam. D'autre part, il eût été fâcheux de compromettre, par une résistance hors de saison, la situation, en définitive très bonne, que l'on avait conquise dans la nation elle-même, en s'obstinant, par un séjour orgueilleux à Téhéran, à appeler sur soi des rigueurs qu'évidemment le roi et son ministre ne tenaient pas à réaliser. On résolut donc que Moulla Housseïn

Boushrewyèh obéirait et irait dans les provinces continuer le cours de ses prédications et des ses conquêtes. Le travail serait plus lent, mais il n'en serait pas moins sûr, si l'on en pouvait juger par le passé. La direction qu'il convenait de suivre et les pays à convertir étaient bien indiqués : Moulla Housseïn avait traversé victorieusement le Sud de la Perse ; Gourret-oul-Ayn s'occupait de l'Ouest ; le Balfouroushy réussissait dans le Nord. L'apostolat de l'Est restait à entreprendre, et le lieutenant du Bâb, prenant congé de ses deux ardents coreligionnaires, quitta la capitale et se dirigea, sans rien dire, vers le Khorassan.

On était alors à la fin de 1847. Le pèlerin mettait à profit, suivant son usage, un séjour, qu'il prolongeait au besoin, dans tous les villages, les bourgs et les villes de sa route, pour tenir des conférences, argumenter contre les moullas, faire connaître les livres du Bâb et prêcher ses doctrines. Partout on l'appelait, on l'attendait avec impatience ; il était recherché avec curiosité, écouté avidement, cru sans beaucoup de peine. Ce fut surtout à Nishapour qu'il fit deux conversions importantes, dans les personnes de Moulla Abd-el-Khalek de Yezd, et de Moulla Aly le Jeune. Le premier de ces docteurs avait été élève du sheykh Ahmed-Ahsayy. C'était un personnage célèbre et par sa science et par son éloquence et par son crédit sur le peuple. L'autre, sheykhy comme le premier, de mœurs sévères et de grande considération, occupait le poste considérable de principal moudjtehed de la ville. Tous deux devinrent Bâbys emportés et firent retentir les chaires des mosquées des prédications les plus violentes contre l'Islam. Pendant quelques semaines on eût pu croire que la religion ancienne était décidément vaincue. Le clergé, démoralisé par la défection de son chef, effrayé

des discours publics qui le ménageaient si peu, ou n'osait se montrer ou avait pris la fuite. Quand Moulla Housseïn-Boushrewyèh arriva à Meshhed, il trouva, d'une part, la population émue et divisée à son sujet; de l'autre, le clergé averti, très inquiet, mais poussé à bout et décidé à faire une vigoureuse résistance aux attaques dont il allait être l'objet.

Toute cette cléricature était si résolue, qu'elle prit vigoureusement l'offensive. A peine le missionnaire bāby avait-il mis le pied dans la ville, qu'une députation de moullas en sortit pour aller le dénoncer au gouverneur, Hamzé-Mirza, alors engagé dans une expédition contre les Turkomans de la frontière, et campé dans la plaine nommée la Prairie de Redgān. Ces mandataires dénoncèrent violemment au Prince l'homme dangereux qui venait d'entrer dans leur cité. Ils racontèrent les scandales arrivés à Nishapour de son fait, ils s'étendirent sur l'impossibilité de tolérer dans la ville sainte par excellence, celle qui a le bonheur d'être le sanctuaire de l'Imam Riza, un aussi scandaleux infidèle. Ils persuadèrent le Prince, autant que l'on pouvait persuader un personnage aussi difficile à émouvoir par des considérations de cet ordre, et il commanda que Moulla Housseïn-Boushrewyèh fût conduit au camp et eût à comparaître devant lui. Par ses ordres également, on arrêta à Nishapour ce fougueux néophyte, Moulla Aly le Jeune, et on le lui amena. Celui-ci ne se tira pas de l'entrevue avec beaucoup d'honneur pour son courage et pour sa fermeté. Soit que les menaces l'eussent effrayé, soit que les cadeaux l'eussent gagné, il revint du camp à Meshhed pour monter dans la chaire de la grande mosquée et renoncer, devant les moullas et le peuple assemblés, à ce qu'il avait professé peu de jours auparavant

avec un zèle si furieux. Il détesta les doctrines qu'il avait tant louées, et maudit solennellement le Bâb et ses compagnons. Sur quoi on le laissa libre, et il s'en retourna la tête basse à Nishapour. A son exemple, un certain nombre des convertis de cette ville firent défection; mais Moulla Abd-el-Khalek ne les imita pas et ne voulut rien entendre. Il s'obstina, au contraire, et jura que rien ne le détournerait de la voie dans laquelle il s'était engagé. Alors le clergé, tout ranimé, tout réuni, et plein de courage à suivre la direction qui lui venait de Meshhed, chassa subitement Moulla Abd-el-Khalek de la chaire et lui interdit l'entrée des mosquées. Puis on lui ordonna de se tenir enfermé dans sa maison et de ne plus paraître dans les rues.

Pour Moulla Housseïn-Boushrewyèh, conduit au camp, il fut mis dans une tente, et des karaouls ou sentinelles, établies à l'entour, empêchèrent qu'il ne pût communiquer avec personne.

Pendant qu'on discutait pour savoir ce qu'il fallait faire de lui, une révolte de soldats éclata à Meshhed. Hamzé-Mirza fut forcé de lever le camp, et comme les insurgés, avec leur chef, le Salar, avaient réussi à s'emparer de la ville, le Prince, fort embarrassé et inquiet d'un événement qui, en effet, compromit un instant l'existence de la dynastie, cessa de songer à son prisonnier. Celui-ci mit le temps à profit, s'échappa et courut vers Meshhed, espérant y gagner quelque chose à la faveur du tumulte. Mais il n'en alla pas ainsi; à peine reconnu, on lui intima l'ordre de sortir. Le Salar avait assez d'affaires sur les bras sans se donner encore le souci d'une querelle avec le puissant clergé de la Ville Sainte, soutenu par une population considérable de fainéants qui, ne vivant que

de la cuisine de la grande mosquée, est nécessairement à la dévotion absolue des personnages qui en disposent. Moulla Housseïn-Boushrewyèh n'eut donc rien autre chose à faire que de s'enfuir encore, et il retourna à Nishapour.

Là, son attitude, qui jusqu'alors avait été purement celle d'un missionnaire pacifique, changea du tout au tout. Sa sûreté était gravement compromise; le pays était en feu. La sédition du Salar mettait toutes les populations sur pied. Pour vivre au milieu des armes, il fallait s'armer. Moulla Housseïn prit ce parti, et, s'entourant d'une troupe de fidèles, se dirigea sur Sebzewar. Là, Mirza Taghy-Djouyny, homme riche et considérable, se donna à lui et se chargea de l'entretien de sa bande. De nouvelles recrues s'unirent aux Bâbys, qui marchèrent sur Miyamy et ensuite sur Yardjemend, dont ils s'emparèrent; mais ils en furent presque aussitôt repoussés par Aga-Séyd-Mohammed, qui, entouré de ses amis, leur intima l'ordre de s'éloigner, ce qu'ils firent, ne se sentant pas en force ou plutôt n'étant pas encore bien résolus, tout armés qu'ils étaient, à en venir aux dernières extrémités.

Ils se replièrent donc sur un village nommé Khan-Khondy, situé à trois lieues de là, où ils furent rejoints par deux hommes importants, Moulla Hassan et Moulla Aly, qui firent profession entre les mains du chef. En somme, la troupe grossissait. La majorité du peuple semblait se prononcer pour les novateurs. Moulla Housseïn-Boushrewyèh, voyant cela, ne s'éloignait pas; il revenait par les lieux où il avait déjà passé, confirmait ses néophytes dans leur foi et dans leur confiance; il faisait tout pour soulever le pays. Revenu de la sorte à Miyamy, il décida encore trente-six hommes, dans la fleur de l'âge, à prendre leurs armes et à le suivre.

Les passions des deux partis étant excitées au plus haut point, il était difficile qu'il n'y eût pas bientôt un conflit. Toutefois il semblerait que Moulla Housseïn-Boushrewyèh ne le cherchât pas. Tout en cédant à l'entraînement des circonstances et au désir de faire des recrues, il aurait autant aimé ajourner la lutte; mais il n'en fut pas maître. L'enthousiasme de ses partisans ne lui permettait pas de garder toutes les mesures nécessaires. Les convertis étaient si emportés dans leurs discours, si peu ménagers d'insultes et de menaces que les musulmans de Miyamy se jetèrent enfin sur eux. Il y eut combat, les Bâbys eurent le dessous, quelques-uns d'entre eux furent tués et le chef ordonna la retraite. Il se dirigea sur Shahroud.

En entrant dans cette ville, il envahit avec son monde la maison du moudjtehed, appelé Moulla Mohammed-Kazem, et commença à prêcher la nouvelle foi et à exhorter particulièrement le maître du logis à l'embrasser. Mais le moment n'était pas aux discussions curieuses. Le moudjtehed répondit par des injures et, levant son bâton, il en frappa Moulla Housseïn à la tête et lui ordonna de quitter la ville. Probablement, l'ordre n'eût pas été exécuté sans peine et l'action hardie du moudjtehed aurait pu entraîner pour lui de mortelles conséquences, si, au moment même où les invectives s'échangeaient et où des cris on allait passer aux actes, l'annonce d'un événement auquel personne ne songeait n'était venue changer toutes les dispositions. On se mit à crier partout dans la ville qu'un courrier arrivait annonçant la mort de Mohammed-Shah. C'était vrai.

---



## CHAPITRE VII

### DÉVELOPPEMENT DU BABYSME

Un changement de règne est toujours, dans l'Asie Centrale, un moment fort critique. En Perse, dans le Turkestan, dans les États arabes, il s'établit alors une anarchie qui dure plus ou moins longtemps, qui prend un caractère plus ou moins violent et tourmenté, mais qui ne manque jamais de suspendre l'action des lois, en vertu du principe que la volonté souveraine a, pour plus ou moins de temps, disparu. Il y a, pour qu'il en soit ainsi, des raisons de fait, mais aussi beaucoup de raisons d'habitude, et je crois que, afin de faire mieux comprendre l'esprit asiatique, il est à propos d'insister sur ces dernières.

Sans doute, le roi est mort et l'action de sa puissance s'est arrêtée et ne se fait plus sentir. Mais, dans le cours ordinaire des choses, cette puissance n'intervient guère que par délégation. Les marchands ont leurs lois, leurs règles et leurs coutumes; les soldats, pour la plupart gens de tribu, ne connaissent que leurs chefs directs; les autorités municipales des villes n'ont pas à expliquer trois fois par an un acte quelconque de leur autorité au

contrôle royal, et, quant à l'exercice général de cette autorité, les fonctionnaires n'en rendent jamais compte qu'au jour de leur destitution. Il n'y a donc, en réalité, aucun motif bien décisif pour que, le roi mort, le mouvement gouvernemental s'arrête.

Mais les peuples ont conçu de tout temps l'idée que les magistrats, à quelque rang qu'ils appartiennent, ne sont que les serviteurs du roi, dans le sens tout à fait domestique du mot. Puis la notion de la loi dans ce qu'elle a de proprement souverain n'existe pas en Asie, ce qui est bizarre; car, plus que dans tout autre pays, la loi y est immuable, et, cependant, on s'obstine à ne voir dans cette loi, très généralement contemporaine des Sassanides, que l'expression de la volonté du prince régnant, bien qu'il ne soit le plus souvent pas libre d'y changer la moindre chose. Il en résulte que les magistrats, comme le peuple, sont imbus de cette idée que, en temps d'interrègne, il n'y a plus de légitimité ni de raison d'être pour aucun pouvoir. C'est une montre qui s'est arrêtée; les ressorts n'en changent pas et n'en doivent pas changer, mais, jusqu'à ce qu'une main autorisée la remonte, elle ne fonctionne plus.

En outre, bien des passions et des intérêts sont là pour réveiller, exciter, attiser, mettre en flamme la discorde générale. S'il y a plusieurs prétendants au trône, ceux-là veulent du désordre pour redoubler leurs chances de succès et se faire des partisans actifs.

A ces partisans, le désordre profite, et pour obtenir leur concours, on leur permet beaucoup. Puis vient l'esprit d'aventure, l'imagination turbulente des masses. Beaucoup de gens n'ont nulle envie de faire du mal positivement, mais ils sont enchantés de faire du bruit. Ils

profitent du moment pour crier, se battre dans les rues, boire chez les Arméniens et les Juifs, chercher querelle, mener une vie de fête. Autant de têtes cassées, autant de bons compagnons qui s'amusent, et les magistrats, grands et petits, dans la peur de déplaire à quelque protégé du pouvoir futur, s'abstiennent de faire montre d'une énergie qu'ils n'ont pas, et de se prévaloir d'un droit qu'ils ne se reconnaissent plus. Loin d'intervenir pour maintenir l'ordre, ils se jettent à corps perdu dans les intrigues courantes; au besoin ils en inventent. Il s'agit pour eux de s'avancer, ou du moins de ne pas perdre leur position, nullement de rétablir la paix.

On aurait tort, cependant, de croire que tout ce tapage soit précisément effréné et aussi dangereux qu'il le pourrait être chez les peuples d'Europe. Les Asiatiques n'aiment pas les extrêmes, et ne s'y portent que le moins possible. Dans toutes ces occasions, il y a plus de blessures que de morts, plus d'injures que de coups, plus de vols que de violences. Chacun fait ce qu'il veut; mais, en somme, les volontés ne sont pas bien méchantes. Ainsi, dans l'interrègne amené par la mort de Mohammed-Shah, le très petit nombre d'Européens qui se trouvait alors à Téhéran n'a eu absolument rien à souffrir. Il est même arrivé à l'un deux de passer sous une des portes de la ville au moment où des loûtys, ou gens de la populace, se battaient à coups de sabre et se volaient leurs bonnets et leurs habits : l'animation du combat n'empêcha pas ces vauriens de saluer l'Européen d'un *Selam-aleïkoum* tout à fait respectueux.

Quoi qu'il en soit, la mort du roi et ses conséquences vinrent prêter un merveilleux secours à Moulla Housseïn-Boushrewyèh et à sa troupe. Leur embarras finissait; une

nouvelle phase commençait pour eux. Désormais ils ne représentaient pas moins qu'une faction dans l'État, faction assez puissante, puisqu'ils savaient ce qu'ils voulaient et étaient unis et armés. L'envoyé du Bâb prit son parti avec promptitude. A peu près certain que, pour le moment, le Khorassan ne lui fournirait pas plus de coopérateurs actifs qu'il ne lui en avait déjà donné, il se mit en marche vers le Mazendérân, où le terrain bâby était déjà bien préparé et où il était assuré de trouver un collègue et des partisans non moins ardents que lui-même. Arrivé à Bostam, près de la frontière, les moullas lui firent dire que, s'il se présentait avec son monde, il serait reçu à coups de fusil. Il méprisa la menace, et ayant, dans un village tout près de là, à Housseïnabad, opéré sa jonction avec un renfort de néophytes commandés par Moulla Aly Housseïnabady, il précipita sa marche et entra dans le Mazendérân.

C'était un nouveau théâtre, peuplé de nouveaux acteurs. Les Khorassanys sont vigoureux, de haute taille, assez semblables aux Turcomans, avec lesquels leur sang est très mêlé. Leurs idées sont véhémentes. Ce sont des cavaliers et des gens belliqueux. Les Mazendérânys forment, sous plus d'un rapport, l'antithèse de ce portrait. Une opinion, peut-être injuste, mais très accréditée, fait d'eux les Béotiens de la Perse. Les anecdotes sur leur simplicité ne tarissent pas. On les croit, en tout cas, médiocrement portés à la spéculation religieuse. Adroits tireurs, ils n'aiment pas la guerre, et, pour peu que les circonstances le leur permettent, ils se renferment volontiers dans les travaux agricoles, qui leur plaisent par-dessus tout. Leurs immenses rizières, l'exploitation des arbres à fruits, qui leur donnent les profits d'une ex-

portation considérable pour la Russie, le métier de bûcheron, sont les préoccupations majeures de leur vie. Ils n'ont rien de chevaleresque, et sont si peu entichés du point d'honneur que, lorsqu'il plaît aux tribus turkomanes de faire quelque invasion sur la lisière du nord-est de leur pays pour y enlever des prisonniers, généralement ils se laissent faire, fuient, se cachent ou se rendent, mais ne se défendent pas.

Quant au territoire, il ne diffère pas moins des plaines du Khorassan. Dans celles-ci, ce sont d'immenses espaces, souvent fertiles, mais peu cultivés; de grands villages, semblables à des ruches, où les habitations, superposées les unes aux autres et ceintes d'un grand mur épais, n'offrent pas mal l'aspect d'un cirque romain. Aussitôt que les vedettes placées en observation ont aperçu sur la ligne de l'horizon quelque groupe de cavaliers qui, à leur allure, semblent turkomans, des cris affreux, poussés vers le ciel par les femmes et les enfants, rappellent les agriculteurs, qui, laissant là leurs charrues, se mettent à courir, s'empressent de rentrer, ferment les portes, prennent les mousquets, garnissent le haut du mur et envoient des balles aux pillards, qui fuient ventre à terre. Là où les champs cultivés sont plus éloignés du village, une tour solitaire, ouverte à sa base par une petite entrée très basse, sert au besoin de refuge pour le laboureur, qui peut encore, du sommet, fusiller les agresseurs jusqu'à ce que, avertis par le bruit, ses compagnons accourent et le délivrent. Dans le Mazendérân, c'est un tableau tout contraire : le silence des forêts profondes; les abris épais, comme ceux du Brésil, des vignes vierges, des lianes, des générations d'arbres écroulées les unes sur les autres et se réduisant en poussière sur un sol spon-

gieux ; des marécages que traversent et entretiennent les seules grandes rivières de la Perse proprement dite, enfin, la mer.

Moulla Housseïn-Boushrewyèh, avec sa troupe, eut à peine mis le pied sur le sol de la province, que, dans un hameau nommé Bedesht, il trouva plusieurs personnages dont la réunion sur ce point devait plus tard avoir une grande importance aux yeux des fidèles et constituer le premier concile de la secte. C'étaient, d'abord, pour suivre l'ordre des dignités : Mirza Jahya, alors enfant, âgé à peine de quinze ans, et qui, plus tard, succéda au Bâb lui-même ; puis Hadjy Mohammed-Aly Balfouroushy ; puis Gourret-oul-Ayn, et d'autres zéloteurs suivis d'un gros de partisans. Hadjy Mohammed-Aly avait observé avec beaucoup d'attention les mouvements de Moulla Housseïn dans le Khorassan, tout prêt à venir à son aide et à faciliter sa retraite, s'il en était besoin. Quant à la prophétesse, qui, après le meurtre de son oncle et beau-père, et sa séparation d'avec son père et son mari, n'avait pu tenir à Kaswyn et s'était déjà, depuis quelque temps, réfugiée dans les forêts du Mazendérân, elle venait, avec l'ardeur qui la dévorait, s'offrir à partager les dangers et les mérites de ses associés. L'historien musulman, Lessan el-Moulk, qui me fournit un grand nombre de ces détails, insiste avec une certaine complaisance sur la composition de la troupe qui accompagnait la jeune femme enthousiaste. Comme il lui répugne d'admettre que les doctrines hétérodoxes du Bâb aient pu entraîner qui que ce soit, il saisit cette occasion de prêter des motifs très mondains aux partisans des novateurs, et il assure que les soldats de Gourret-oul-Ayn étaient tous des amoureux — non avoués, j'ima-

gine ; sans quoi, au lieu de marcher sous le même drapeau, il est assez probable qu'ils se seraient divisés entre eux, et il ne paraît pas qu'aucune mésintelligence se soit jamais déclarée dans ce camp. Amoureux ou dévots, il est incontestable que ces gens étaient les plus animés des bâbys, et que la femme extraordinaire qui les menait exerçait sur eux une autorité sans limite.

Les trois troupes, réunies dans le hameau de Bedesht, campèrent en partie dans les maisons des paysans, en partie dans les jardins. On n'était pas tout à fait sorti du Khorassan, puisque Bostam n'était qu'à une lieue et demie en arrière. Gourret-oul-Ayn jugea nécessaire d'échauffer le zèle des croyants par un prêche.

On disposa à la hâte, dans une petite plaine voisine du village, une sorte de trône en planches couvert d'étoffes et de tapis. Gourret-oul-Ayn ayant paru, suivant son usage, sans voile, s'assit, les jambes repliées, sur le trône, tandis que tous les soldats se plaçaient de même à l'entour à la mode persane. Ce n'était pas tout à fait ainsi qu'avaient lieu les conventicules des presbytériens dans les tourbières de l'Écosse. Ce n'était ni le même ciel, ni le même paysage, ni la même attitude chez les prédicants, non plus que chez leurs auditeurs, pas plus que les mêmes doctrines ; mais si les formes variaient, le fond se ressemblait : c'était bien autour de Gourret-oul-Ayn un vrai conventicule, une foi passionnée, un enthousiasme sans limites, un dévouement prêt à tout.

La jeune femme débuta par rendre son auditoire attentif à cette grande vérité, que les temps étaient venus où la doctrine du Bâb allait couvrir toute la surface de la terre, et où Dieu allait enfin être adoré, conformément à cette doctrine, dans un esprit qu'il avait pour agréable.

Une nouvelle lumière avait surgi, une nouvelle loi allait naître ; un livre nouveau allait remplacer l'ancien. De si grandes choses ne pouvaient se faire sans des peines et des sacrifices infinis de la part de la génération chargée de les accomplir, et ce n'était pas trop que les femmes elles-mêmes, partageant les travaux de leurs maris et de leurs frères, acceptassent tous leurs dangers. Ce n'était plus l'heure pour elles de se renfermer au fond des harems et d'attendre dans l'inertie ce que les hommes auraient pu faire. Laissant de côté les règles communes, la modestie des temps tranquilles, leurs devoirs même, tout jusqu'à leur débilité native et surtout la crainte si naturelle à leurs âmes, elles devaient se montrer, dans le sens le plus absolu, les compagnes des hommes, les suivre et tomber avec eux sur le champ du martyre.

Je ne dis ici que le sens du discours prononcé par la Consolation-des-Yeux. Je voudrais faire entrevoir qu'il pouvait être éloquent ; or, si j'essayais de traduire littéralement les rédactions qui nous en sont conservées, la pensée européenne, déroutée par certaines manières de parler tout à fait locales, ne comprendrait rien aux émotions dont je voudrais lui faire sentir au moins la possibilité, de sorte que j'atteindrai mieux mon but en me bornant à donner ce simple thème de son discours. Ce n'est pas que la façon de parler de la Consolation-des-Yeux fût très fleurie. Beaucoup de gens qui l'ont connue et entendue à différentes époques de sa vie m'ont toujours fait la remarque, au contraire, que, pour une personne aussi notoirement savante et riche de lectures, le caractère principal de sa diction était une simplicité presque choquante ; et quand elle parlait, ajoutait-on, on



se sentait pourtant remué jusqu'au fond de l'âme, pénétré d'admiration, et les larmes coulaient des yeux.

Et, en effet, je me disposais à le dire, à peine ce jour-là eut-elle terminé son exorde, qu'elle fut interrompue par les sanglots de l'assistance. Les Asiatiques, d'ailleurs, sont assez faciles à émouvoir; comme les enfants, ils pleurent volontiers et sans beaucoup d'amertume. On commença donc à gémir et à s'écrier : Ey djân! « ô mon âme! » Ey matehréh! « ô la pure! » et on se frappait la poitrine, on se prenait la tête entre les mains et on la secouait dans un spasme d'attendrissement. Parmi les assistants, il s'était glissé beaucoup de gens du pays attirés par la réputation de Gourret-oul-Ayn, par le désir d'entendre parler de cette foi nouvelle dont il était tant question depuis quelques mois, et, enfin, par cette inextinguible curiosité qui est le grand trait distinctif de la race. Ces musulmans, voyant pleurer les autres et frappés comme eux par l'influence victorieuse de la Consolation-des-Yeux, sentirent leurs cœurs se troubler et se mirent à pleurer aussi. De ce moment ils étaient infidèles, dit avec humeur un annaliste musulman. Il a raison; ils avaient passé à l'ennemi pour quelques paroles d'une femme.

Gourret-oul-Ayn reprit, au milieu des larmes, son discours pathétique et s'attacha à montrer que le devoir était dur, mais d'obligation rigoureuse pour tous les fidèles. Que personne, par quelque considération que ce fût, ne pouvait songer à s'y soustraire, s'il était dévoué à Dieu, et que, puisque les femmes elles-mêmes étaient appelées au travail, les vieillards et les adolescents, les enfants eux-mêmes ne pouvaient se considérer comme en dehors de l'appel, Dieu ayant besoin de tous les siens.

Il paraît que ce discours fut particulièrement efficace. On le cite volontiers parmi ceux de Gourret-oul-Ayn. Et non seulement il produisit un grand effet sur les auditeurs, mais, répété partout et commenté par ceux qui avaient eu le bonheur de l'entendre, il amena encore beaucoup de partisans au bábysme.

Dans la nuit, les trois chefs tenant conseil, arrêtèrent que, dans l'état de trouble où était le pays, et les gouverneurs ayant à penser à tout autre chose qu'à leur courir sus, ou même à se mêler de leurs affaires, il n'était plus nécessaire de marcher réunis, qu'il valait donc mieux se séparer, en maintenant toutefois les communications, et se porter chacun sur un point particulier du Mazendérân. Il ne leur semblait pas impossible de se rendre maîtres de cette province. On s'y voyait relativement en force, et si l'on pouvait y établir solidement l'autorité du Báb, on se trouverait avoir gagné pour l'avenir le point d'appui qui manquait encore à la secte. Ainsi Hadjy Mohammed-Aly partit dans la nuit même pour retourner à Balfouroush avec les siens. Gourret-oul-Ayn, avec ses enthousiastes, resta dans le pays pour y continuer sa propagande, et Moulla Housseïn-Boushrewyèh s'enfonça au cœur même de la contrée, afin de recruter des partisans dans les villages perdus au fond des bois.

Quelques semaines se passèrent et les succès des bábys auprès du peuple, tant des villes que des campagnes, devenaient de jour en jour manifestes. Ils avaient vaincu l'apathie locale. Non seulement les paysans et les gens du commun se montraient empressés à courir à eux, mais, ainsi que cela était arrivé partout, à Ispahan, à Kashan, à Téhéran, à Nishapour, des hommes de science, de mérite, de considération, des hommes riches et res-

pectés pour leurs mœurs, devenaient bâbys et se mettaient à tonner contre les vices, l'ignorance, la platitude et les simonies du clergé. Un tel état de choses n'était pas à tolérer plus longtemps, et, malgré les embarras de la situation, les moullas exaspérés se mettaient partout en défense. Leur indignation et leur terreur furent portées au comble quand on vit, dans la ville de Balfouroush, Moulla Mohammed-Aly, son bâton à la main et le sabre à la ceinture, parcourir les rues à la tête de trois cents hommes bien armés, criant comme des énerguènes et disposés à tout. Le clergé jugea qu'il était grandement temps d'engager la lutte si l'on ne voulait pas courir le risque d'être un peu plus tard anéanti sans combat. On fit trois choses : on rassembla d'abord les gueux qui vivaient des soupes des mosquées, on les arma, on les transforma en toufenkdjys ou fusiliers, qu'on lança à la poursuite des trois corps principaux des bâbys; puis on alla se plaindre à Khanlèr-Mirza, gouverneur de la province, et enfin on écrivit à Abbas-Kouly-Khan, chef et gouverneur du Laredjân, pour lui faire savoir à quelle triste situation la religion en était réduite.

Khanlèr-Mirza avait bien autre chose à penser en ce moment qu'aux affaires des moullas. Il attendait les effets de l'avènement du jeune roi Nasreddin-Shah. Celui-ci, reconnu à Tebryz par les légations, était sur le point de se mettre en marche pour Téhéran, et Khanlèr-Mirza, qui ne savait pas ce qu'on allait faire de lui sous le nouveau règne, ne prêta qu'une oreille assez distraite aux supplications des musulmans zélés. Il n'en fut pas ainsi d'Abbas-Kouly-Khan Laredjany, homme du pays et y prenant un intérêt très direct, et qui de plus, en sa qualité de chef de tribu, était beaucoup plus assuré de son

rang et de sa situation sous tous les règnes que ne devait l'être un prince du sang, état qui constitue le dernier des métiers à faire en Perse. Abbas-Kouly-Khan Laredjany n'hésita pas à répondre à l'appel désespéré qu'on lui adressait, et il envoyait à Balfouroush Mohammed-Beg un de ses officiers, avec trois cents toufenkdjys, qui entrèrent brusquement dans la ville et vinrent s'y promener en sens inverse des bâbys. Pendant quelques jours, les deux partis s'affrontèrent; on parada; les gens paisibles se sauvaient, s'enfermaient, se cachaient; les femmes, à la moindre alerte, poussaient des cris aigus et vidaient la rue pour revenir bientôt regarder de tous leurs yeux. Dans les mosquées, les waez ou prédicateurs vociféraient contre le Bâb; sur les places publiques, les bâbys en faisaient autant contre l'islam; enfin quand, des deux parts, les têtes furent assez montées, les vociférations firent place aux coups et la mêlée commença.

Elle s'engagea par une fusillade très vive qui jeta sur le carreau une douzaine de bâbys et un peu plus de musulmans. Bientôt on se battit corps à corps et avec détermination. Mais Moulla Housseïn-Boushrewyeh, prévenu à temps, entra dans la ville et se jeta sur les ennemis. Ceux-ci plièrent, et, en continuant à combattre, abandonnèrent la place du Marché aux Herbes, où ils s'étaient d'abord cantonnés, et se maintinrent dans le caravansérail voisin. C'était une position très forte, et les bâbys se heurtèrent là contre une forteresse d'où ils éprouvèrent qu'il était difficile de déloger l'ennemi. Cependant on s'y acharna, et la rage était à son comble, quand parut Abbas-Kouly-Khan Laredjany avec le gros de sa tribu. Ici la scène changea, et la situation des bâbys devint mauvaise.

Le chef nomade ne put cependant parvenir à les faire reculer, ni surtout à dégager les moullas et leur monde, assiégés dans le caravansérail du Marché aux Herbes, et, ce premier effet manqué, on continua à combattre sans qu'un parti fit céder l'autre ; les forces et les courages se balançaient.

Alors Moulla Housseïn-Boushrewyèh jugea inutile de continuer la lutte, pensant que, quel qu'en fût le succès, il n'était pas en son pouvoir cette fois de s'emparer définitivement et solidement de la ville. Il trouva donc convenable de profiter du moment où il maintenait encore son terrain pour négocier. Un parlementaire se présenta de sa part à Abbas-Kouly-Khan Laredjany avec une lettre qui portait que Son Altesse le Bâb et ses serviteurs étaient essentiellement des hommes de paix, ne voulant que le bien, ayant horreur de la violence. Que, dans son amour infini pour les hommes, Son Altesse lui avait ordonné, ainsi qu'à ses autres collaborateurs, d'aller annoncer la vérité dans le Mazendérân, et que c'était pour cette cause que lui et son collègue, Hadjy Mohammed-Aly, avaient prêché partout, ainsi que cela était à la connaissance de tout le monde. Mais que, si les habitants de Balfouroush voulaient réellement demeurer attachés à leurs idées anciennes, sans souci de ce qu'elles avaient d'erroné, il n'entrait pas dans ses intentions d'employer la force pour les convertir, et il demandait simplement qu'on ne l'empêchât pas de se retirer avec ses partisans.

Abbas-Kouly-Khan Laredjany s'empressa d'accueillir cette ouverture, et répondit en louant les sentiments de conciliation de Moulla Housseïn ; il se déclara tout à fait dans les mêmes vues, et fit des vœux pour que les talents

du missionnaire pussent s'exercer, suivant les intentions qu'il lui manifestait, en dehors du Mazendérân. Ainsi d'accord, on arrêta le combat des deux parts, et les bábys, sortant de la ville, se rendirent à Aly-Abad, qui est un village assez peu distant de Balfouroush. Ils furent accompagnés jusque-là par une troupe de toufenkdjys d'Abbas-Kouly-Khan Laredjany, chargée de faire respecter les termes du traité. Les bábys et ces fusiliers avaient fait la route ensemble en parfaite intelligence, et, quand on se sépara, on échangea beaucoup de souhaits de bonheur. Mais à peine les toufenkdjys nomades avaient-ils disparu dans la direction de Balfouroush, où ils retournaient, que les gens d'Aly-Abad, excités par les paroles d'un certain Khosrou-beg, chef du village, se mirent dans l'esprit de piller les bagages des bábys, et pour commencer, Khosrou-beg lui-même, mettant la main sur la bride du cheval de Moulla Housseïn, s'efforça de jeter celui-ci à bas en le tirant par la jambe. D'abord, surpris par cette agression inattendue, les bábys reculèrent en désordre. Mais Moulla Housseïn, excellent cavalier et très adroit dans les exercices du corps, se maintint en selle malgré les efforts du traître; tirant son sabre, il lui en déchargea un coup vigoureux, lui fendit la tête, et, poussant de grands cris, rallia les siens et les fit tenir bon. Après un combat assez court, les gens d'Aly-Abad, sans butin et les mains pures de toute spoliation, mais très maculés de leur propre sang et en pitieux équipage, prirent la fuite, laissant le champ de bataille aux bábys.

Ce n'était pas en soi une grande victoire; elle fut suffisante pourtant, car le courage de Moulla Housseïn, qui était un peu abattu, et ses espérances, qui étaient un peu tom-

bées, s'en relevèrent du même coup. Il vit les choses sous un jour plus riant, et bien qu'il eût promis de quitter le Mazendérân, il préféra n'en rien faire. Peut-être supposait-il que l'agression des gens d'Aly-Abad le dégageait de sa parole, bien que le Serdar eût tenu la sienne; peut-être aussi ne supposait-il rien du tout, sinon qu'il lui convenait mieux de rester; et, en effet, il resta. Il chercha une place à sa convenance pour s'y retrancher. Ce n'est point une condition rare ni difficile à rencontrer au sein de la région boisée et montagneuse où il se trouvait. Il l'eut bientôt découverte dans le lieu appelé « Pèlerinage du Sheykh Tebersy. » Là, il mit son monde à l'œuvre, fit creuser un fossé, établir un retranchement en terre et en pierre, et, enfin, s'ingénia à donner le caractère et la solidité d'un château, autant qu'il y pouvait parvenir, à une retraite dont il comptait faire à l'avenir le centre de ses opérations. Il eut pour se livrer à ces travaux la plus complète liberté. Les moullas de Balfouroush, heureux d'être débarrassés de leurs craintes immédiates, n'auraient pas été charmés de recommencer une lutte qui leur avait paru très lourde; et quant aux autorités du pays, elles étaient, pour la plupart, sur la route de Téhéran, où l'arrivée du jeune roi et les cérémonies qui en étaient la suite, et les prestations de serment, et surtout les cadeaux à faire et les intrigues à suivre, amenaient tout ce qui, en Perse, se pouvait vanter, à tort ou à raison, d'avoir quelque importance.

D'après les descriptions que j'en ai entendu faire, le château construit par Moulla Housseïn ne laissa pas que de devenir un édifice assez fort. La muraille dont il était entouré avait environ dix mètres de hauteur. Elle était en grosses pierres. Sur cette base, on éleva des cons-

tructions en bois faites avec des troncs d'arbres énormes, au milieu desquelles on ménagea un nombre convenable de meurtrières; puis on ceignit le tout d'un fossé profond. En somme, c'était une espèce de grosse tour, ayant le soubassement en pierre et les étages supérieurs en bois, garnie de trois rangs superposés de meurtrières et où l'on pouvait placer autant de toufenkdjys que l'on voudrait ou plutôt qu'on en aurait. On perça beaucoup de portes et de poternes, afin d'avoir par où entrer et sortir facilement; l'on fit des puits et on eut de l'eau en abondance; on creusa des passages souterrains pour se créer, en cas de malheur, quelques lieux de refuge, on établit des magasins qui furent aussitôt fournis et remplis de toutes sortes de provisions de bouche achetées ou peut-être bien prises dans les villages des environs; enfin, on composa la garnison du château des bābys les plus énergiques, les plus dévoués, les plus sûrs que l'on eût sous la main. Il se trouva ainsi deux mille hommes qui, maîtres de tels moyens de défense, au sein du Mazendérân, où il n'existe pas la moindre connaissance de l'art des fortifications, où les canons sont fort rares et en tous cas d'un très faible calibre, représentaient une puissance redoutable, et qui pouvait produire, dans une main habile, des effets considérables.

Moulla Housseïn et Hadjy Mohammed-Aly Balfouroushy, son collègue, ou, pour mieux dire, son lieutenant, en jugèrent ainsi, et le château était à peine terminé qu'ils recommencèrent à remplir le Mazendérân du bruit de leurs prédications. Toutefois, ils ne s'exprimaient plus tout à fait comme par le passé. Naguère ils enseignaient surtout; ils parlaient de vérités, de devoirs, de Dieu, de l'âme, en un mot, de religion. Du haut de leur château,



ils parlèrent presque exclusivement de politique, de politique baby sans doute, mais enfin de politique. Ils annoncèrent que tous ceux qui voulaient vivre heureux dans ce monde, en attendant l'autre, avaient désormais peu de temps pour se décider. Une année encore, une année sans plus, et Son Altesse le Bâb, envoyé de Dieu, allait s'emparer de tous les climats de l'univers. La fuite était impossible, la résistance puérile. Tout ce qui serait baby posséderait le monde, tout ce qui serait infidèle servirait. Il fallait se hâter d'ouvrir les yeux, de faire soumission à Moulla Housseïn, sans quoi, tout à l'heure il allait être trop tard.

Ces discours, ces avis, ces proclamations, ces divagations, firent une impression immense. On eut peur ou espoir. De toutes parts on s'assembla, on courut au château. Les humbles ne tenaient qu'à se sauver; les ardents ouvraient des mains avides à la conquête du monde. Autour de la muraille ronde, il y avait foule, une foule toujours en mouvement, recevant à chaque instant de nouveaux renforts. Des tentes, des huttes de roseaux, des cabanes de branchage, ou plus simplement une couverture de coton jetée par terre, y servaient de résidence à une famille. On allait, on venait, on grouillait. Les uns buvaient, les autres mangeaient; les uns disputaient, les autres riaient; ici, on prêchait et l'auditoire pleurait en se frappant la poitrine ou interpellait le prédicateur pour qu'il eût à adoucir les menaces dont il poursuivait les récalcitrants. Là, on se vantait et l'on partageait le butin de l'Inde et celui de Roum. Si, par hasard, Moulla Housseïn sortait du château, ou même Hadjy Mohammed-Aly, tout le monde était debout, dans l'attitude du plus profond respect. Ces deux per-

sonnages, qui parlaient toujours du Báb, lequel parlait de Dieu, étaient, l'un et l'autre, le Báb et le Dieu de ces gens-là, qui n'attendaient que d'eux tout ce que d'eux ils avaient appris. L'enthousiasme le plus ardent et la foi la plus sincère régnaient, et les deux chefs étaient l'objet d'une dévotion sans bornes. J'ai dit que, sur leur passage, tout le monde se tenait debout dans l'attitude la plus révérencieuse : quand on les approchait, on se prosternait et on ne leur parlait qu'après avoir touché la terre du front et obtenu la permission d'élever les regards jusqu'à eux. Pour étendre encore davantage cette surexcitation des imaginations déjà si frappées, Moulla Housseïn voulut faire profiter la religion nouvelle de tout ce qui est cher au peuple dans la religion ancienne et, y prenant les noms des Imams les plus populaires, il les distribua à ses principaux officiers, non pas seulement comme des titres vains, mais pour marquer positivement que leur personne était au fond la même que celle des saints personnages dont ils portaient le nom, bien qu'élevée à une plus grande hauteur. Cette institution, qui découlait, du reste, rigoureusement des doctrines du Báb, produisit le plus grand effet et ne contribua pas peu à assurer le dévouement des fidèles et à multiplier les conversions. Un homme dont le Báb ou son lieutenant découvraient, à des signes certains, l'identité avec tel Imam révéral depuis des siècles, tel séyd, tel saint martyr, tel personnage d'une science célèbre, cet homme-là, ainsi désigné à l'admiration et à l'obéissance, et se trouvant tout à coup l'héritier d'une gloire bien appréciée de lui et qui lui assurait une nouvelle accession de gloire et d'honneur pour le présent et pour l'avenir, cet homme-là n'avait plus que des objections

bien faibles à opposer et il plongeait dans le courant qui l'entraînait.

Quant à la foule proprement dite, à l'égard de laquelle de tels moyens de persuasion n'auraient pu être employés sans en détruire la valeur, elle tenait pour certain qu'un fidèle mort sur le champ de bataille revenait à la vie au bout de quarante jours au plus. Chacun d'ailleurs était parfaitement assuré d'avoir le paradis au jour du Jugement. Mais outre cette récompense encore lointaine, déjà, dans ce monde, on était pleinement récompensé, car on devenait roi ou prince d'un pays quelconque, ou, tout au moins, gouverneur — inamovible, j'aime à le penser. Les plus ambitieux aspiraient donc à une mort prompte, parce qu'ils avaient déjà arrêté leur idée sur le royaume qui leur convenait. Tel prenait ses arrangements pour la Chine, tel autre préférait la Turquie ; quelques-uns — et voilà une trace de l'influence européenne — avaient jeté leur dévolu sur l'Angleterre, la France ou la Russie.

Je dois dire que rien dans les doctrines écrites du Bâb ne justifie de pareilles idées ; mais toutes les religions sont sujettes à donner naissance, en dehors d'elles-mêmes, sous l'action des imaginations grossières, à un certain nombre de dogmes qui entrent dans la croyance et ce qu'on peut appeler la théologie du bas peuple, lequel, sans ces inepties, serait réduit souvent à ne pas avoir de croyances du tout, car il ne lui appartient pas, le plus ordinairement, de se hausser jusqu'à quelque chose de raisonnable.

Bref, les soldats de Moulla Housseïn-Boushrewyèh et de Hadjy Mohammed-Aly étaient pleins d'ardeur, et d'une ardeur incomparable. Les deux chefs, excités et soutenus par des lettres fréquentes que Son Altesse le Bâb leur

écrivait de Shyras, faisaient passer dans l'âme de leurs officiers la confiance absolue qui les animait eux-mêmes. Ceux-ci rapportaient aux soldats ce qu'ils avaient entendu, et les soldats se répétaient ce qu'ils avaient compris. Toute l'armée jurait que le Bâb avait annoncé d'avance et fixé le résultat des plus prochaines journées : le Mazenderân conquis, une marche glorieuse sur Rey, une grande bataille, et, dans une montagne voisine de Téhéran, une fosse vaste et profonde pour les dix mille musulmans tués dans la victoire.

---

## CHAPITRE VIII

### COMBATS ET SUCCÈS DES BABYS DANS LE MAZENDÉRAN

Cependant les fêtes de l'intronisation royale étaient terminées dans la capitale. Le roi Nasreddin-Shah avait pris entière possession du gouvernement. Hadjy Mirza Agassy, chassé d'un pouvoir dont il avait passé son temps à se moquer, s'était retiré à Kerbela, et il y employait ses derniers jours à faire des niches aux moulas et un peu aussi à la mémoire des saints martyrs. Son successeur, Mirza Taghy-Khan, Émyr-Nizam, un des hommes de valeur que l'Asie a produits dans ce siècle, était résolu à en finir avec tous les désordres. Il fermait les cafés où l'on déblatérât par trop fort contre le gouvernement, et, pour arrêter l'habitude de se tuer en plein jour à coups de gama dans le quartier de la porte de Doulâb, habitude introduite par les Kurdes Makouys, compatriotes de l'ancien premier ministre, il maçonna plusieurs de ces assassins dans la muraille de la mosquée, à Shahabdoulazim, et leur fit arracher la tête par des cordes que tiraient des chevaux emportés. Ainsi, forcené pour le bon ordre, l'Émyr-Nizam avisa bien vite aux affaires du Mazendérân, et quand les grands de cette province, venus

à Téhéran pour faire leur cour au roi, furent au moment de leur départ, on leur commanda de prendre de telles mesures que la sédition des bâbys ne se prolongeât pas davantage. Ils promirent d'agir pour le mieux.

En effet, aussitôt de retour, ces chefs se mirent en mouvement afin de réunir leurs forces et de se concerter. Chacun écrivit à ses parents de venir le joindre. Hadjy Moustapha-Khan manda son frère Aga-Abdoullah. Abbas-Kouly-Khan Laredjany appella Mohammed-Sultan et Aly-Khan de Sewad-Kouh. Tous ces gentilshommes avec leur monde s'arrêtèrent au dessein d'attaquer les bâbys dans leur château avant que ceux-ci ne songeassent à prendre eux-mêmes l'offensive. Les officiers royaux voyant les chefs du pays en aussi bonne disposition, rassemblèrent de leur côté un grand conseil, où s'empresèrent de se rendre les seigneurs nommés tout à l'heure, puis Mirza Agay, Moustofy du Mazendérân ou contrôleur des finances, le chef des Oulémas et beaucoup d'autres personnages de grande considération. Le résultat des délibérations fut que Aga-Abdoullah mit sur pied deux cents hommes de son village d'Hézar-è-Djérib, gens choisis ; plus un certain nombre de toufenkdjys, qu'il prit de côté et d'autre, et quelques cavaliers nobles de sa tribu. Dans cet équipage, il vint se poster à Sâry, prêt à entrer en campagne. De son côté, le contrôleur des finances leva une troupe parmi les Afghans domiciliés à Sâry et y joignit quelques hommes des tribus turques placées sous son administration. Aly-Abad, le village si rudement châtié par les bâbys, et qui aspirait à une revanche, fournit ce qu'il put et se renforça d'une partie des hommes de Gâdy, qui, en raison du voisinage, se laissèrent embaucher. On convint qu'Aga-Abdoullah pren-

drait le commandement général et marcherait immédiatement contre l'ennemi.

Il sortit, en effet, de Sâry en très bonne disposition, monta d'Ab-è-Roud à la haute vallée de Lâr, et, arrivé au village de ce nom, il y fit halte. De sa personne, il fut reçu dans la maison de Nezer-Khan Kerayly. La nuit se passa fort tranquillement, bien qu'on se tint sur ses gardes à cause du voisinage des bábys. Le lendemain, après s'être encore renforcé d'une troupe de gens du district de Koudar, on reprit la marche, et l'on arriva enfin en vue du château du Sheykh Tebersy. La garnison s'était retirée à l'intérieur ; rien ne paraissait au dehors ; la vallée était absolument silencieuse. Aga-Abdoullah se mit immédiatement et bravement à l'œuvre. Il commanda d'ouvrir une sorte de tranchée où il plaça des toufenkdjys, qui commencèrent à entretenir un feu assez vif contre la muraille. Ceci dura toute la journée et ne produisit aucun résultat, les bábys se contentant de répondre faiblement, de sorte que les deux partis allèrent se coucher sans qu'on pût encore rien dire de [ce qui avait été fait.

Mais, un peu avant le jour, Moulla Housseïn-Boushrewyèh ouvrant une de ses nombreuses poternes, sortit brusquement, et attaqua les gens de Koudar profondément endormis. Il commençait à en faire massacre, quand Aga-Abdoullah, averti par le bruit, accourut à la tête de ses gens et fusilla les bábys à bout portant, ce qui arrêta la chasse que ceux-ci donnaient à leurs victimes. Les nouveaux arrivés étaient des cavaliers nobles pour la plupart, des nomades ; ils avaient l'habitude des armes et savaient tenir bon. Cependant, Moulla Housseïn se précipita sur eux comme il avait fait sur la milice de

Koudar. Lui-même, à la tête de ses fidèles, il frappait de la pointe et du tranchant, déchargeant ses pistolets dans la foule et faisant tête à tous. Un jeune Afghan, bien découplé, se jeta sur lui. Moulla Housseïn trouva un adversaire. Les sabres faisaient feu l'un sur l'autre ; soudain, un des pieds du cheval de l' Afghan s'enfonça dans un trou ; le cavalier est jeté par terre ; Moulla Housseïn le tua roide. Pendant cette lutte, la victoire se décidait ailleurs pour les bâbys. Aga-Abdoullah, entouré de tous côtés par un flot d'assaillants, tombait frappé à mort, avec trente des siens, et le reste de ses gens, les uns sains et saufs, les autres fort mal arrangés, prenaient la fuite dans toutes les directions. Beaucoup, dans le nombre, n'avaient eu aucune part au combat. Réveillés par les coups de feu, ils ne purent arriver à temps, et les fuyards leur apprenant la mort du chef commun, ils ne se mirent plus en peine que de gagner pays d'un pas relevé. En courant ainsi, la troupe en déroute atteignit le village de Ferra et voulut y prendre haleine ; mais les bâbys étaient sur ses talons et tombèrent sur elle. Ce ne fut pas un combat : les musulmans, ahuris, plièrent encore. Le village fut mis à sac, et personne, ni femmes, ni enfants, ni vieillards, dit le récit, ne fut épargné ; ensuite, le feu dévora les maisons. Quand je répète, d'après les relations, que tout le monde fut égorgé, c'est par respect pour l'usage adopté en histoire depuis la plus haute antiquité et continué pieusement jusqu'à nos jours, de prendre les intentions pour le fait et d'affirmer l'absolu, que la pratique des choses n'admet jamais. La vérité vraie, c'est qu'une partie encore notable de la population de ce triste village s'enfuit saine et sauve dans la montagne, pleurant ses parents, ses récoltes et ses



jardins, et s'en alla répandre dans tout le Mazendérân l'horreur de la catastrophe qui venait de la frapper. Chacun de ces malheureux se disait le seul et dernier survivant. L'impression fut profonde et terrible. Toute la province tomba dans une sorte de stupeur, causée surtout peut-être par l'idée qu'on se faisait de l'exaltation des bâbys, et par le retour que les musulmans ne pouvaient s'empêcher de faire sur leur propre tiédeur. Les moulas tremblaient et se voyaient déjà anéantis. Nulle part, autour d'eux, ils n'apercevaient dans les esprits une ardeur quelconque à les défendre, tandis que chez l'adversaire ils ne voyaient que vigueur et frénésie. Dans cette désolation générale, on cria vers Téhéran et l'on demanda de l'aide.

L'Émir-Nizam entra dans un transport de violente colère en apprenant ce qui venait de se passer. Il s'indigna aux terreurs qu'on lui dépeignait. Trop loin du théâtre de l'action pour bien apprécier l'enthousiasme sauvage des rebelles, ce qu'il en comprit, ce fut qu'il était besoin d'en finir avec eux avant que leur énergie n'eût encore été exaltée par des succès trop réels. Le prince Mehdy-Kouly-Mirza, nommé lieutenant du roi dans la province menacée, partit avec des pouvoirs extraordinaires. On donna ordre de dresser la liste des morts tombés dans le combat devant le château des bâbys et dans le sac de Ferra, et des pensions furent promises aux survivants. Hadjy Moustafa-Khan, frère d'Aga-Abdoullah, reçut des marques solides de la faveur royale; enfin, on fit ce qui était possible pour relever les courages et rendre aux musulmans un peu de confiance en eux-mêmes.

Une des premières mesures que prit le Shahzadèh en

arrivant sur le lieu de son commandement, ce fut d'ordonner à Abbas-Kouly-Khan, chef du Laredjân, de descendre de sa vallée de Lâr et des environs du Demawend avec ses tribus et de rejoindre le camp qu'on allait former sous Amôl. En conséquence, la vieille ville vit arriver dans ses jardins une quantité de tentes noires : tribus turques, tribus persanes, ou, comme on dit, kurdes, et, en peu de temps, une petite armée se trouva sur pied. On n'est pas exigeant en fait d'ordre dans une armée asiatique. En présence de cette foule, les courages se redressaient un peu. On rechercha les bâbys et l'on déclara qu'ils ne seraient plus tolérés dans aucun lieu du Mazendérân. Les mesures prises contre eux se succédaient rapidement comme des menaces, en même temps que les troupes étaient dirigées vers le château des bâbys, à travers les sentiers de la montagne. L'expédition ne tarda pas à atteindre la région froide, car le Mazendérân est le pays des brusques transitions par excellence. En quelques heures, on passe d'une rizière humide à un bois d'orangers, à une forêt ténébreuse et tout européenne, à une terre haute sans végétation, à des montagnes glacées au cœur de l'été, à des amas de neige qui ne fondent jamais. Le Shahzadèh en faisait l'expérience. Parti d'Amôl, où fleurit la grenade et où mûrit le citron, il fut enveloppé soudain, dans les défilés qu'il dut traverser et sur les plateaux qui leur faisaient suite, par des brouillards épais qui se résolurent bientôt en tempête de neige non seulement très incommode, mais redoutable au plus haut degré pour les hommes et pour les animaux.

Les nomades du Laredjân, qui composaient la force principale de l'armée, avaient trop l'usage de ces bour-